



BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI

Nº Curent 4832 Format 8º
23562
Nº Inventar ~~23174~~ Anul 1915
Secția _____ Raftul _____

GEORGES OHNET

MARTHE

COMÉDIE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1877

MARTHE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASÉ-DRAMATIQUE,
le 11 août 1877

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

RÉGINA SARPI, drame en cinq actes.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT

Inu. 23174

17832.

MARTHE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

35842M

GEORGES OHNET



23562

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

840-22

17832

DATA

CONTROL 1953

1961

L

1956

PERSONNAGES

RC 116/06

OLIVIER DE BRIVADE.....	MM.	PUJOL.
LE BARON D'ALAYRAC.....		LANDROL.
JEAN AUBERTIN.....		ABEL.
PETITOT.....		ST-GERMAIN ET BERNES.
COINDET.....		BLAISOT.
MOHL.....		FRANCÈS.
PELLOQUET.....		MALARD.
GASPARD.....		GEORGIS.
MADAME AUBERTIN.....	Mmes	FROMENTIN.
MARTHE.....		LEGAULT.
MADAME COINDET.....		LESUEUR.
STÉPHANIE PELLOQUET.....		DINELL.
SOPHIE.....		GENEVIÈVE DUPUIS.

Toutes les indications sont prises de la gauche des spectateurs.

B.C.U. Bucuresti



C23562

MARTHE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon donnant sur une terrasse avec une perspective de campagne. — Portes-fenêtres au fond, à droite et à gauche. — Portes au second plan à gauche et à droite. — Canapé à gauche. — Table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME AUBERTIN, MARTHE.

Au lever du rideau, madame Aubertin est assise à la table et écrit. — Marthe regarde par la porte-fenêtre de gauche.

MADAME AUBERTIN.

Eh bien ! Marthe, tu es comme sœur Anne, tu ne vois rien venir ?

MARTHE.

Hélas ! Non.

MADAME AUBERTIN.

M Avoue que tu es bien enfant. Ton frère, parti d'Arras à midi, ne peut être à Saint-Denis qu'à trois heures, tu le sais... Et voilà que déjà tu ne tiens plus en place. Allons, sois raisonnable, quitte cette fenêtre.

MARTHE

MARTHE.

Vois-tu, j'aurai beau faire, regard ou pensée, quelque chose de moi ira toujours sur cette route, au-devant de Jean.

MADAME AUBERTIN.

Eh bien, viens parler de lui avec moi.

MARTHE, venant à madame Aubertin.

Mais nous n'avons guère fait que cela durant cette longue année de volontariat qu'il a passée si loin. Que tu es bonne de l'aimer ainsi!... Tu es bien décidément une seconde mère pour nous !

MADAME AUBERTIN.

Je ne fais que tenir la promesse que j'ai faite à votre père mourant. Puis, vous m'avez rendu la tâche si facile ! Celle que j'ai remplacée à vos côtés, vous eût peut-être aimés autrement, je ne crois pas qu'elle eût pu vous aimer davantage.

MARTHE, l'interrompant.

Ni être chérie beaucoup plus par nous, va !

Elle retourne à la fenêtre.

MADAME AUBERTIN, riant.

Décidément, c'est plus fort que toi. Eh bien, va t'habiller, fais atteler la voiture... et nous irons au-devant de lui.

MARTHE, sautant de joie

Quel bonheur!... Ah ! Voilà mon parrain. Je me sauve!... Il me retarderait.

Elle sort par le premier plan à gauche.

SCÈNE II

LE BARON, MADAME AUBERTIN.

LE BARON, entrant par la porte du fond à gauche.

Je ne vous dérange pas, j'espère ?

MADAME AUBERTIN.

C'est vous qui vous dérangez, baron... En avance, et

d'une grande heure, vous qui réglez le soleil. Il se passe donc quelque chose d'extraordinaire ?

LE BARON.

Oui. Avons-nous quelques instants à être seuls ?

MADAME AUBERTIN.

Tant que vous voudrez. Marthe s'habille pour aller au-devant de son frère. Qu'avez-vous à me dire ?

LE BARON, il prend une chaise et s'assied près de la table*.

J'ai à vous avertir d'un danger qui vous menace.

MADAME AUBERTIN.

Moi ?

LE BARON.

Les circonstances rendent le péril pressant et à tel point que je ne crois pas pouvoir me dispenser de vous avertir, quoi qu'il m'en coûte.

MADAME AUBERTIN.

Voyons, qu'est-ce ?

LE BARON.

Vous me permettez d'aller droit au fait, n'est-ce pas ?
(Un temps. — Geste de madame Aubertin.) Eh bien, ma chère amie, vous êtes en train de vous compromettre ou de vous laisser compromettre, ce qui revient absolument au même.

MADAME AUBERTIN.

Que me dites-vous là ?

LE BARON.

Je vous répète tout haut ce qui commence à se chuchoter tout bas.

MADAME AUBERTIN.

Par exemple !

LE BARON.

On s'occupe beaucoup de vous, dans notre entourage.

MADAME AUBERTIN.

On est bien bon !

LE BARON.

Non, malheureusement on est très-méchant. Vous avez

* Le baron, madame Aubertin.

beaucoup d'envieux et même d'ennemis, surtout dans la famille de votre mari. Votre pire adversaire est votre cousine, madame Coindet. Vous n'en êtes pas, je pense, à savoir qu'elle vous fait espionner par vos gens? Depuis longtemps elle creuse une mine sous vos pieds... A certains demi-mots, j'ai cru comprendre hier, qu'on n'attendait, pour la faire éclater, que le retour de Jean. Voilà pourquoi je viens vous prévenir, aujourd'hui, avant que votre beau-fils n'arrive.

MADAME AUBERTIN.

Que me reproche-t-on?

LE BARON.

De recevoir trop souvent M. de Brivade.

MADAME AUBERTIN.

Vous savez que M. de Brivade a trouvé dans la succession de son père une part dans nos affaires. Cette communauté d'intérêts suffit à expliquer sa présence dans la maison.

LE BARON.

Cependant, ma chère amie, en toute franchise, parmi les gens qui vous connaissent, je suis un des seuls à dire, et peut-être le seul à penser que M. de Brivade n'est pas...

MADAME AUBERTIN.

Dites le mot... Mon amant?... Eh bien, non!... M. de Brivade m'aime, mais il me respecte autant que je me respecte moi-même... c'est pour cela que je crois pouvoir...

LE BARON.

A votre tour dites le mot : l'aimer?

MADAME AUBERTIN.

Oui.

LE BARON.

Eh bien, ma chère amie, quand une femme telle que vous aime un homme tel que lui, et que le monde commence à médire de cet amour, il n'y a que deux moyens de couper court aux mauvais propos : le mariage ou l'éloignement.

MADAME AUBERTIN.

C'est vrai!

LE BARON.

Donc, vous avez dû songer à prendre un de ces deux partis. Lequel?...

MADAME AUBERTIN.

Je l'épouserai.

LE BARON.

Eh bien, vous ferez une sottise.

MADAME AUBERTIN, riant.

C'est net.

Elle se lève*.

LE BARON.

Oh! moi, vous savez, je suis un peu saint Jean-Bouche-d'Or. Je viens de vous donner mon appréciation, et si vous voulez, je vais la justifier...

MADAME AUBERTIN.

Je vous écoute.

LE BARON.

Pour deux raisons, vous ne devez pas épouser M. de Brivade : dans votre intérêt d'abord, dans l'intérêt des deux enfants ensuite !

MADAME AUBERTIN.

Dans mon intérêt?

LE BARON.

M. de Brivade a, je crois, deux ans de moins que vous, qui arrivez à la trentaine.

MADAME AUBERTIN.

Qu'importe, si l'amour vient rendre cette différence insensible.

LE BARON.

En somme, ceci ne regarde que vous. Mais les enfants! Jean, je m'en chargerais bien, et d'ailleurs, il touche à sa majorité... mais Marthe?...

MADAME AUBERTIN.

Marthe?... Eh bien, elle se mariera.

* Le baron, madame Aubertin.

MARTHE

LE BARON.

Après vous, alors, toute seule, sans appui, sans conseil, à l'abandon?...

MADAME AUBERTIN.

Ne serai-je pas toujours là?...

LE BARON.

Vous ne serez plus mère; vous serez redevenue femme!... En allant vers l'amour, vous déserterez le devoir...

MADAME AUBERTIN, elle passe devant le baron et remonte vers la gauche avec agitation*.

Faut-il pousser le devoir jusqu'au sacrifice?

LE BARON.

Il n'est complet que lorsqu'il va jusque-là.

MADAME AUBERTIN, elle revient au baron.

Est-ce que mon existence n'a pas été jusqu'ici toute d'abnégation?... Jeune, j'ai épousé un vieillard. M. Aubertin m'avait voué une affection quasi-paternelle, que je lui rendais en soins et en respect. Il ne pouvait demander plus, et moi, je pouvais espérer davantage. La vie me devait une compensation... Elle me donne l'amour. Et vous venez me demander d'y renoncer?

LE BARON.

Non. Je vous demande d'attendre.

MADAME AUBERTIN.

Attendre...

LE BARON.

Jusqu'à ce que Marthe soit mariée...

MADAME AUBERTIN.

Cela peut me mener loin.

LE BARON.

Peut-être; mais dans le droit chemin.

MADAME AUBERTIN.

Vous me croyez donc bien courageuse?

LE BARON.

Je sais que vous n'êtes pas femme à transiger avec votre conscience.

* Madame Aubertin, le baron.

MADAME AUBERTIN.

Ah ! mon ami, dans quel trouble vous me jetez !

LE BARON.

Et s'il est au monde un homme digne de vous comprendre et capable de vous assister, c'est M. de Brivade. Obtenez de lui qu'il s'éloigne pendant quelque temps.

MADAME AUBERTIN.

Quand je m'y résoudrais, le voudra-t-il ?

LE BARON.

C'est affaire à vous.

MADAME AUBERTIN.

Et si cette séparation le détachait de moi ?...

LE BARON.

Ne vous a-t-il pas juré une fidélité éternelle ?...

MADAME AUBERTIN.

Soit !... Il va venir... Je vais lui parler et remettre notre sort en ses mains... Silence ! Voici Marthe. J'aurais pourtant besoin de reprendre quelque sang-froid. Conduisez-la à ma place à la rencontre de son frère.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE, elle entre par le premier plan à gauche *.

C'est bien, mon parrain, d'être le premier à attendre Jean.

LE BARON.

Si tu le permets, mon enfant, je serai même le premier à le voir. C'est moi qui vais t'accompagner à la gare.

MARTHE.

Et notre mère ?

LE BARON.

Elle a réfléchi que les amis de la maison vont arriver, et qu'il faut que quelqu'un soit là pour les recevoir... Tiens, voici déjà les Coindet... Pas moyen de leur échapper !

* Marthe, le baron, madame Aubertin.

MARTHE

MARTHE.

Je vais presser la voiture.

Elle sort par la porte du fond à droite.

SCÈNE IV

MADAME AUBERTIN, LE BARON, MADAME
COINDET, GASPARD, entrant par la porte du fond à gauche.

LE BARON.

Eh! C'est cette excellente madame Coindet et son aimable
fils!

MADAME COINDET.

Monsieur le baron! (Bas à Gaspard.) Fais-lui bonne mine, tu
sais qu'il nous déteste.

MADAME AUBERTIN.

Comment se porte M. Coindet, ce matin?

MADAME COINDET.

Oh! Parfaitement, toujours!

LE BARON*.

Est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de le voir?...
MADAME COINDET.

MADAME COINDET.

Oh! si... pour le dîner... En ce moment, il est sous l'arche.

LE BARON.

Dans la rivière?

MADAME COINDET.

A peu près. Il pêche à la ligne, c'est pour occuper son
dimanche. Il ne peut pas rester sans rien faire.

LE BARON.

Quel homme!... Eh quoi! madame Coindet, vous ne crai-
gnez pas qu'une aussi incessante tension d'esprit ne fatigue
à la longue cette puissante organisation?

* Le baron, Gaspard, madame Coindet, madame Aubertin.

MADAME COINDET.

Que voulez-vous, c'est sa seule passion... Tenez, regardez-le!...

Elle remonte vers la porte-fenêtre du fond à gauche avec le baron.

LE BARON.

Superbe!... Vous devriez le faire photographeur comme ça...

MADAME COINDET.

Oh! c'est fait!... Ah! le voilà qui s'éloigne!... (Elle redescend.) Il serait capable de ne plus songer à l'arrivée de Jean. Aussi, Gaspard vient-il savoir à quelle heure vous attendez ce cher enfant.

MADAME AUBERTIN.

C'est bien aimable à vous... A quatre heures. Marthe va au-devant de lui avec son parrain.

MADAME COINDET*.

Oh! Dieu! Si vous vouliez nous faire le plaisir de nous emmener, mon fils et moi... Le pauvre enfant serait si heureux. — N'est-ce pas Gaspard?...

GASPARD.

Oh! oui! J'aime tant mes cousins!...

LE BARON, à part.

Belle âme, va! (Haut.) C'est qu'il n'y a que trois places dans la voiture... Si cependant votre fils veut monter sur le siège, à côté du cocher...

GASPARD, indigné.

A côté du cocher?...

MADAME COINDET, à Gaspard.

Tais-toi... supporte tout!... Un jour viendra.... (Haut.) Il y montera sur le siège, baron... il y montera... mais il conduira lui-même, vous ne connaissez pas tous ses petits talents.

LE BARON, à part.

Eh! Doucement!... Il nous verserait!...

* Le baron, madame Coindet, Gaspard, madame Aubertin.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE, par la porte du fond à droite.

La voiture est prête.

MADAME COINDET, se jetant sur Marthe *.

Ah! Chère mignonne!

LE BARON.

Elle embrasse comme d'autres étrangleraient.

MARTHE.

Bonjour, Gaspard!

GASPARD, béant.

Cousine... ma cousine...

MADAME COINDET, bas à Gaspard.

Trouve donc un mot aimable à lui dire.

GASPARD, de même.

Le baron me gêne... Il ne cesse de m'observer.

MADAME COINDET, vivement.

Eh bien! Ce n'est pas un crime d'être aimable pour une
cousine!... Maladroit!... Oh! Dieu!... Et c'est mon fils!...
Va, tu tiens de ton père!...

MARTHE.

Partons-nous?... L'heure s'avance.

MADAME AUBERTIN.

Va, mon enfant, il est temps!

MADAME COINDET.

Gaspard, offre donc ton bras à ta cousine.

LE BARON.

Doucement, mon jeune ami... n'usurpons pas les droits
de l'âge...

Il emmène Marthe.

* Le baron, madame Coindet, Marthe, Gaspard, madame Aubertin.

MADAME COINET.

Et moi, baron?...

LE BARON, montrant Gaspard*.

Eh bien! Vous avez là votre bâton de vieillesse. Chacun le sien.

MADAME COINET, à Gaspard.

De vieillesse!... Insolent!...

MARTHE, du dehors.

Adieu, mère!...

SCÈNE VI

MADAME AUBERTIN, seule.

On entend la voiture s'éloigner. Madame Aubertin dit adieu de la main à Marthe et la suit du regard.

Ils s'éloignent!... Les voici déjà au tournant de la route... les voici déjà disparus!... Ainsi passent les jours heureux!.. Si vite!... Et le baron me demande d'attendre et d'éloigner Olivier... Ah! quel effort à faire et quel risque à courir! (Elle s'assied sur le canapé à gauche.) Son amour résistera-t-il au temps et à l'absence?... Ces deux grandes épreuves des affections proclamées éternelles!... Hélas! M'aime-t-il seulement autant qu'il me le dit?

SCÈNE VII

MADAME AUBERTIN, DE BRIVADE.

Il paraît sur la terrasse à droite, la suit et entre par le fond à gauche; il va s'appuyer contre le canapé sur lequel madame Aubertin est assise.

BRIVADE.

Oui, il vous aime et de toute son âme!

* Le baron, Marthe, madame Coindet, Gaspard.

MADAME AUBERTIN, se retournant.

Olivier!

BRIVADE.

Ne m'attendiez-vous pas?

MADAME AUBERTIN.

Ce soir seulement. (Un temps.) Mais vous arrivez à propos... Vous venez de me dire que vous m'aimez?...

BRIVADE, il s'assied près d'elle *.

Plus que tout au monde...

MADAME AUBERTIN.

Puis-je mettre cet amour à l'épreuve?

BRIVADE.

Le passé vous répond de moi. Durant cette longue année, jusqu'au retour de Jean, ai-je laissé échapper un mouvement d'impatience? Non! Je vous ai attendue, ajournant à votre gré mes espérances, vous donnant, je crois, la plus grande preuve de tendresse qu'une femme puisse exiger de l'homme dont elle est aimée!

MADAME AUBERTIN.

Et si je vous demandais de prolonger cette attente?

BRIVADE, vivement.

Vous me causeriez une peine profonde.

MADAME AUBERTIN.

S'il le fallait, pourtant... Les méchants s'occupent de nous...

BRIVADE, souriant.

Nous nous occupons si peu d'eux!

MADAME AUBERTIN.

Ils se vengent... Je viens d'être avertie par le baron. Toute la famille de M. Aubertin nous est hostile. Elle répand sur notre compte les bruits les plus calomnieux, et il est à craindre que Jean, dès son arrivée, ne soit circonvenu et excité contre nous...

BRIVADE.

Il y a un moyen bien simple de faire échec à de pareilles

* Madame Aubertin, Brivade.

attaques, c'est de les prévenir. Il n'y a qu'à dire à Jean que nous nous aimons et à nous marier le plus tôt possible.

MADAME AUBERTIN.

Encore faut-il préparer Jean à la révélation que nous lui devons. Faites donc une courte absence. Je verrai promptement ce que nous pouvons espérer de l'avenir. Mais même dans le cas le plus défavorable, je vous promets que vous pourrez reparaître bientôt pour prendre près de moi une situation irréprochable aux yeux du monde.

BRIVADE.

C'est bien, j'obéirai.

MADAME AUBERTIN.

Je vous aime plus que jamais, Olivier!...

BRIVADE.

Et c'est justice. Vous n'avez jamais pu mieux voir quel empire vous avez sur moi.

MADAME AUBERTIN.

Puisse-t-il être durable et l'absence ne pas me l'enlever... Quand comptez-vous partir?

BRIVADE.

Ordonnez.

MADAME AUBERTIN.

Demain?

BRIVADE.

Demain.

MADAME AUBERTIN.

Vous êtes bon... Merci!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOHL, puis JEAN, MARTHE, MADAME
COINDET, GASPARD.

Jean est en costume de maréchal-des-logis de chasseurs à cheval.

MOHL, entrant tout ému par le fond à gauche.

Madame! Madame!

MADAME AUBERTIN.

Qu'y a-t-il, Mohl?

MOHL.

Madame, c'est la voiture.

MADAME AUBERTIN.

Et Jean?

MOHL.

Il y est, madame, il y est. Le voici.

JEAN, entrant et se jetant au cou de madame Aubertin.

Ah! chère mère!...

MADAME AUBERTIN.

Enfin, te voilà revenu!...

JEAN.

Et bien heureux!... Oh! l'absence!... Comme elle fait apprécier toutes les douces habitudes qu'elle rompt... (A percevant Brivade.) Vous voilà aussi, mon cher ami, la fête est complète. Et toi, Mohl!... Comment me trouves-tu?... Passe l'inspection, mon vieux brigadier*.

MOHL.

Vous êtes devenu solide, monsieur Jean.

JEAN.

Et troupier fini! Toi qui m'apprenais l'exercice avant mon départ, tu ne m'en remontrerais plus.

MOHL.

Savoir! Les anciens d'Afrique ont plus d'un tour en réserve au fond du sac.

JEAN.

Ah! Les premiers jours de manœuvres ont été durs; et puis je m'y suis fait. J'étais parti un enfant, et je crois bien que je reviens un homme.

MOHL.

Et un bel homme, monsieur Jean! Encore un petit peu trop de faux-col pour un troupier...

JEAN, montrant sa manche.

Mais pas mal de galons, hein?... pour un bourgeois!

* Gaspard, madame Coindet, le Baron, Marthe, madame Aubertin, Brivade, Jean, Mohl.

GASPARD, entre ses dents.

Peuh! Avec des protections!

Mohl sort.

MADAME COINETET *.

Le cher enfant!... Comme il fait honneur à la famille!...

LE BARON.

Ah! voilà le cri du cœur! A ces accents émus, on reconnaît tout de suite l'excellente madame Coindet!

MADAME COINETET.

Elle-même, cher baron! (A Jean.) Au revoir, mon enfant!

JEAN.

Vous partez, cousine?...

MADAME COINETET.

Le temps d'aller prévenir mon mari de ton arrivée... Nous allons revenir dîner.

JEAN.

Ah!... Tant mieux!

MADAME COINETET.

Cher enfant! Ah! tu as la voix de ton père, mon pauvre oncle.

LE BARON, à part.

Bon! Voilà la scène d'attendrissement! Là! Là! chère madame!...

MADAME COINETET.

Je ne puis jamais penser à lui, sans qu'une larme...

LE BARON, à part.

Maintenant les grandes eaux!... (Poussant madame Coindet.) Oui, oui, c'est entendu!

MADAME AUBERTIN.

Nous allons vous conduire!... Le jardin à traverser, c'est une promenade... (Elle prend le bras de Brivade.) Laissons Marthe embrasser son frère à son aise**.

Le baron remonte.

MARTHE.

Vous sortez aussi, mon parrain?...

* Gaspard, le baron, madame Coindet, Jean, Marthe, madame Aubertin.

** Gaspard, madame Aubertin, Brivade, madame Coindet.

LE BARON.

C'est bien gentil à vous de me retenir, mes enfants... mais vous devez avoir tant de choses à vous dire!... (Il se prend le bras.) Tenez! J'emmène le dernier importun!

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE IX

JEAN, MARTHE.

JEAN.

Eh bien?

MARTHE, lui sautant au cou.

Ah! mon Jean! Que je suis heureuse de te tenir là... pour pouvoir à mon aise te regarder, t'embrasser!

JEAN, la faisant asseoir près de lui sur le canapé*.

Et surtout, j'espère, pour me dire tout ce que tes lettres m'ont seulement laissé soupçonner?

MARTHE.

Quoi donc?

JEAN.

Oh! petite fille!... Tu tournes déjà à la femme!... Tu deviens hypocrite!... Voyons, expliquons-nous un peu avec nos grands parents! Combien de fois, dans chacune de tes lettres, as-tu trouvé moyen de répéter le nom de M. de Brivade?

MARTHE, confuse.

Jean, je ne sais pas ce que tu veux dire!...

JEAN.

Et moi, ce que tu ne veux pas dire, je le sais très-bien!... Tu fais de la discrétion avec ton meilleur ami et de la dissimulation avec ton frère... Tiens, voici qui va répondre pour toi. (Il prend une marguerite au corsage de Marthe.) Tu l'aimes un peu... beaucoup... passionnément! Je saute : Pas du tout!... Maintenant si tu veux mon opinion, je te déclare que tu as parfaitement raison! Là! A présent que tu as le consentement de ta famille, vas-tu entrer dans la voie des aveux?

* Marthe, Jean.

MARTHE.

Il est vrai, Jean, que j'ai pour M. de Brivade beaucoup d'affection.

JEAN.

A la bonne heure! Voilà de la franchise!

MARTHE.

Je serais bien ingrate, s'il en était autrement. Il a été si bon pour toi, pendant que tu étais au régiment.

JEAN.

Ah! Alors, c'est par pure reconnaissance, c'est pour acquitter ma dette que tu lui as voué « beaucoup » d'affection? Eh bien, moi, au contraire, je crois que si Brivade s'est donné la peine de venir plusieurs fois à Arras, qui n'est pas une ville gaie, voir mon colonel, qui n'est pas un homme aimable, c'est uniquement parce que j'ai une petite sœur qui est charmante et qu'il aime... bah! « passionné-ment!... »

MARTHE, elle se lève vivement*.

Oh! Jean, si c'était vrai!

JEAN, il la suit.

Tu doutes de ce que te dit ton frère? Un militaire gradé! Mais n'est-ce pas évident qu'il t'aime?... Que vient-il faire chaque jour dans la maison, depuis un an que je suis parti, sinon se rendre indispensable et se faire tout doucement sa place à notre foyer?... Va, ma chérie, rassure ton esprit et réjouis ton cœur: tu es aimée!...

MARTHE.

Puisses-tu dire vrai! Mais comment, depuis un an, n'a-t-il pas encore parlé?

JEAN.

Par convenance!... Il aura voulu attendre mon retour. Du reste, es-tu sûre que si, officiellement, il ne s'est pas déclaré... il n'a pas fait de confidences à notre mère? N'as-tu remarqué entre eux aucun signe d'intelligence?...

MARTHE.

Si, plusieurs fois. Cela m'avait même fort intriguée. Ils causaient ensemble, et si j'entrais à l'improviste, ils paraissaient embarrassés et s'arrêtaient. J'avais conclu de cela

* Jean, Marthe.



23562

qu'il était question de moi, puisque la conversation cessait à mon approche.

JEAN.

Tu vois bien!

MARTHE.

Mais, sans me parler, il aurait pu au moins me faire comprendre...

JEAN.

Et les convenances? Une intrigue avec une jeune fille!... Se passer de l'aveu des parents! Mais il en est incapable, c'est un garçon bien élevé!

MARTHE.

N'importe! Il aurait pu ne pas affecter de ne jamais s'occuper de moi.

JEAN.

Justement!.. C'est par timidité!...

MARTHE.

Je suis donc bien effrayante?...

JEAN.

Tu protestes?... C'est incroyable que les femmes ne veuillent jamais croire à la timidité des hommes!... Mais sois tranquille, maintenant que me voici de retour, tu vas voir comme tes affaires vont marcher. D'abord, je vais parler à notre mère. Tu ne lui as jamais rien dit à elle?

MARTHE.

Non, jamais!

JEAN.

Bon! Je suis sûr qu'elle en sait plus long que nous. A moi, elle me racontera toute l'histoire.

MARTHE.

Tu me répéteras tout ce qu'elle t'aura dit, n'est-ce pas?

JEAN.

Je ne le lui demanderai que pour cela! Mais qu'est-ce que tu me donneras le jour de la noce, pour ma peine?

MARTHE, lui sautant au cou.

Devine!

JEAN.

Prodigue! Tu payes d'avance!... Voici notre mère. Laisse-moi avec elle.

MARTHE.

Sois très-diplomate.

Elle sort par le premier plan à gauche.

SCÈNE X

JEAN, MADAME AUBERTIN.

MADAME AUBERTIN, entrant par le fond à gauche*.

Marthe n'est plus là?

JEAN.

Elle me quitte à l'instant.

MADAME AUBERTIN.

Je viens de faire monter tes bagages dans ton appartement. Tu peux y rentrer, tu le trouveras tout disposé comme si tu ne l'avais jamais quitté.

JEAN.

Merci, maman... Dis-moi, ça ne t'ennuie pas qu'un grand garçon comme moi t'appelle maman? Depuis un an tu as peut-être changé d'idée à ce sujet, et avant de reprendre les anciennes habitudes...

MADAME AUBERTIN.

Cher enfant, pourquoi mes idées auraient-elles changé, lorsque ton cœur est resté le même?

JEAN.

Merci. Et puisque nous sommes seuls un instant, laisse-moi te dire en rentrant dans cette maison, combien je te suis reconnaissant de ton dévouement et de ton affection pour Marthe et pour moi.

MADAME AUBERTIN.

Je ne fais que reporter sur vous les sentiments que j'éprouvais pour votre père à qui je dois d'être ce que je suis.

* Madame Aubertin, Jean.

JEAN.

Oh! nous restons tes obligés. Heureusement, dès mon retour, j'apprends une nouvelle dont j'attends la confirmation de ta bouche, et qui semble promettre pour toi un commencement de récompense.

MADAME AUBERTIN.

De quoi s'agit-il?

JEAN.

Mais d'un mariage.

MADAME AUBERTIN, troublée.

Ah!

JEAN, souriant.

Tu fais l'étonnée?

MADAME AUBERTIN.

Non, mais je ne vois pas...

JEAN.

Il y a pourtant au moins un an que cela couve. Des deux côtés on fait de la dissimulation, mais moi je trouve que le mystère a assez duré et qu'il est temps d'agir au grand jour, d'autant plus que cette union se présente sous les plus heureux auspices. Toutes les convenances de monde et de fortune sont réunies, et, ma foi, je me suis très-joyeusement chargé d'office du rôle de négociateur.

MADAME AUBERTIN.

Explique-toi, je t'en prie. De qui est-il question ?

JEAN.

Eh! de Brivade, donc, qui est là comme un grand enfant!

MADAME AUBERTIN.

Jean!

JEAN.

Bah! Nous sommes seuls. Je puis bien le dire, cette pauvre Marthe se désole de l'attitude d'Olivier. Mais franchement, elle ne peut pas faire d'avances, si grande envie qu'elle en ait!

MADAME AUBERTIN, avec terreur.

Marthe! C'est de Marthe que tu me parles?

JEAN.

Mais de qui veux-tu donc que ce soit?

MADAME AUBERTIN.

Et elle l'aime?

JEAN.

Elle l'adore! Depuis un an elle ne pense qu'à lui!... Mais c'est très-curieux, tu as l'air de ne pas t'en douter!

MADAME AUBERTIN.

Ah! je l'avoue, je ne m'en doutais pas! (Avec amertume.) Je n'avais jamais pensé que cela pût arriver! (Après un temps.) Marthe aime M. de Brivade, mais lui aime-t-il Marthe?

JEAN.

Il doit l'aimer! Est-ce qu'il ne t'a jamais laissé entendre, au moins par des allusions...

MADAME AUBERTIN, vivement.

Rien! Jamais!

JEAN, étourdiment.

De quoi alors pouviez-vous donc bien parler ensemble, depuis un an, si ce n'est du bonheur de cette enfant?

MADAME AUBERTIN.

Jean!

JEAN.

Pardonne-moi. Je ne te reproche pas de ne point t'être occupée de Marthe. Je sais que, comme moi, tu l'aimes au point de la vouloir heureuse avant tout.

Un temps.

MADAME AUBERTIN.

Mais si pourtant M. de Brivade ne l'aime pas; on ne l'a pas consulté, il ne se doute de rien, en somme il ne doit compte à personne de ses sentiments, qui sait s'il n'aime pas une autre femme?

JEAN.

Eh! que m'importent les autres femmes!... Nous leur enlèverons Brivade! Je ne veux pas voir ma petite sœur souff-

frir et pleurer! Car il n'y pas à dire, elle est prise, complètement prise!... S'il lui fallait renoncer à ses espérances!... Mais non!.. Employons-nous tous à lui éviter ce chagrin. Promets-moi que tu feras tout pour qu'elle soit heureuse.

MADAME AUBERTIN.

Mais que puis-je, moi?

JEAN.

Tu peux tout! Les femmes sont si adroites. Vois Brivade, parle-lui avec ménagement. Il a confiance en toi, il t'écouterà. Tâche de savoir ce qu'il pense et au besoin de l'intéresser à cette enfant. Oh! fais cela, mets-y tout ton esprit, tout ton cœur, et cette fois tu seras vraiment une mère pour elle.

MADAME AUBERTIN, à part, avec un sanglot.

Il me condamne.

JEAN.

Tu feras ce que je te demande, n'est-ce pas?

MADAME AUBERTIN, avec effort.

Tu peux compter sur moi, Jean.

JEAN.

Ah! Tu me rends l'espoir.

MADAME AUBERTIN*.

Silence! Voici tout notre monde!

SCÈNE XI

LES MÉMES, COINDET, en pêcheur à la ligne, MADAME COINDET, GASPARD, PELLOQUET, STÉPHANIE, au bras de son père, PETITOT, puis LE BARON et BRIVADE, ils entrent par le fond à gauche.

COINDET.

Enfin! Ce brave Jean...

JEAN.

Oui, cousin, fort heureux de vous revoir... Mais vous voilà tous!... Ce cher Petitot!... Cet excellent M. Pelloquet!...

* Jean, madame Aubertin.

STÉPHANIE *.

Eh bien ! et moi, tu ne me dis rien ?

JEAN.

Je te réservais pour la bonne bouche. (Il va pour l'embrasser.)
Tu permets, Petitot ?

STÉPHANIE.

Et en quoi cela le regarde-t-il, s'il te plaît ?

JEAN.

Comment, vous n'êtes pas encore fiancés... depuis qu'il te fait la cour !...

STÉPHANIE.

Jamais de la vie...

JEAN.

Comment ! Mon pauvre Petitot...

PETITOT.

Que veux-tu, mon cher, mademoiselle me fait faire une concurrence déloyale par les cinq parties du monde. Depuis ton départ elle a été presque mariée à un Russe à Monaco, promise à un Autrichien en Suisse, engagée avec un Anglais sur les ruines du Colysée. Voici maintenant qu'elle entame la libre Amérique.

JEAN.

Ah çà ! Mais tu es donc une fiancée internationale ? Et où est-il ton Américain ?

STÉPHANIE.

A Philadelphie.

JEAN.

Mais comment te fait-il la cour ?

PETITOT.

Par le télégraphe...

COINDET.

Le progrès !...

JEAN.

Et monsieur Pelloquet, qu'est-ce qu'il dit de tout ça ?

PELLOQUET.

Mon ami, mes cheveux en blanchissent.

* Gaspard, madame Coindet, Pelloquet, Stéphanie, Jean, Petitot, madame Aubertin, Marthe.

STÉPHANIE.

Tes cheveux! Oh! papa, tu te vanter!

Pelloquet lève les bras au ciel avec désolation.

JEAN.

Ah ça! Tu es donc un petit peu plus folle que quand je suis parti!... Et qu'est-ce qu'il fait à Philadelphie, ton Yankee?

STÉPHANIE.

Sa fortune! Pour me mériter!

PETITOT, à Jean.

Oui, mais sa fortune, il ne la fera pas!

JEAN.

Comment?

PETITOT.

Je te conterai cela!

JEAN.

Ah! Voici nos retardataires. (Entrent le baron et Brivade. — On entend la cloche du dîner; deux domestiques ouvrent la porte de droite.) A table*!

MADAME AUBERTIN, à Brivade, rapidement.

Il faut que je vous parle demain avant votre départ.

DE BRIVADE.

Il y a du nouveau?

MADAME AUBERTIN.

Oui. C'est grave.

DE BRIVADE.

Pour vous ou pour moi?

MADAME AUBERTIN.

Pour nous deux.

Brivade s'éloigne. — Le baron offre son bras à madame Aubertin.

* Brivade, madame Aubertin, le baron, Jean, madame Coindet, Stéphanie, Gaspard, Coindet, Pelloquet.

ACTE DEUXIÈME

Un salon. — Au fond, une porte donnant accès dans un salon d'entrée. — A gauche, dans un pan coupé, la chambre de madame Aubertin. — Dans le pan coupé à droite, une cheminée. — Au premier plan gauche une porte de service. — Au premier plan à droite l'entrée d'une serre dont on aperçoit les premières plantés. — Large portière à l'italienne à l'entrée de la serre. — Table à thé au milieu, apportée au lever du rideau par deux domestiques sortant du premier plan gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MOHL, SOPHIE, DEUX DOMESTIQUES portant une table à thé.

MOHL *.

Où faut-il poser tout ça, mademoiselle Sophie ?

SOPHIE.

Au milieu du salon... on viendra prendre le thé ici.

MOHL.

Vous n'avez plus besoin de moi ? Non ! Alors, je vais seller le cheval de M. de Brivade.

SOPHIE.

Déjà !

MOHL.

Dame ! Il m'en a donné l'ordre.

SOPHIE.

Quand donc ?

* Mohl, Sophie.

MOHL.

Tout à l'heure.

SOPHIE.

Tiens! D'ordinaire il n'est pas si pressé de partir.

MOHL.

S'il est pressé, c'est son affaire... Il m'a dit de seller, je selle...

SOPHIE.

Oh! l'obéissance passive! Vous n'êtes plus au régiment, Mohl, et M. de Brivade n'est plus votre lieutenant.

MOHL.

Possible! Mais, moi, quoiqu'il m'ait placé chez madame Aubertin, je suis toujours son brosseur... de cœur au moins!... Bonsoir, jeunesse...

SOPHIE.

Bonsoir, vieux grognon.

MOHL.

Grognard, si ça vous est égal.

Il sort par le premier plan gauche.

SCÈNE II

SOPHIE, GASPARD.

GASPARD, qui est entré et qui s'est mis derrière un massif de la serre. — Il sort de sa cachette et embrasse Sophie.

Enfin, j'ai cru que vous n'en finiriez pas*.

SOPHIE.

Ah! Vous m'avez fait peur! D'où venez-vous donc par là?

GASPARD.

Du jardin. Je t'ai aperçue et je suis monté par le petit escalier de la serre.

SOPHIE.

Qu'est-ce donc que vous cherchez ici en catimini?

* Sophie, Gaspard.

GASPARD.

Toi, parbleu !

SOPHIE.

Pourquoi faire ?

GASPARD.

Pour te faire la cour.

SOPHIE.

Comme à mademoiselle.

GASPARD.

Chut ! Pas si haut ! Tu vas me forcer à te fermer la bouche.

Il veut l'embrasser.

SOPHIE.

Finissez, monsieur Gaspard, ou je préviendrai ma maîtresse...

GASPARD.

Par exemple ! Si tu veux qu'elle apprenne tes aventures avec le valet de chambre de M. Pelloquet, tu n'as qu'à me faire cette niche-là.

SOPHIE.

Quoi ! Vous savez...

GASPARD.

Moi je sais tout ce que j'ai intérêt à savoir.

SOPHIE.

Ça ne m'étonne pas, vous êtes toujours à l'affût de quelqu'un ou de quelque chose.

GASPARD.

Mademoiselle !

SOPHIE.

Allez, je sais bien pourquoi vous tournez ainsi autour de moi.

GASPARD.

Voyons.

SOPHIE.

C'est pour que je serve vos intérêts auprès de ces dames

et aussi pour que je vous répète tout ce qu'elles font. Je ne suis pas dupe, allez.

GASPARD, changeant de ton.

Peu importe, si tu veux être complice.

SOPHIE.

Qu'entendez-vous par là?

GASPARD.

Qu'on te paiera tes renseignements en monnaie moins légère que celle-ci.

Il l'embrasse.

SOPHIE.

A la bonne heure. On reconnaît là le fils de votre mère.

GASPARD.

Au fait, tu es déjà stylée... C'est elle qui t'a placée ici.

SOPHIE.

Oui, et je lui en suis très-reconnaissante. Ces dames sont très-bonnes pour moi.

GASPARD.

Et tu changes de camp. Cruelle envers moi, ingrate envers ma mère. Voilà comment tu reconnais ce qu'on a fait pour toi dans la famille.

SOPHIE.

Vous êtes injuste... Je donne à madame Coindet tous les renseignements qu'elle me demande.

GASPARD.

Eh bien! donne-m'en un qui m'intéresse joliment. Lorsque M. de Brivade vient, est-il vrai que madame Aubertin trouve toujours un prétexte pour éloigner Marthe et qu'elle s'enferme avec lui?

SOPHIE.

Qu'est-ce que cela peut bien vous faire?

GASPARD.

Ceci me regarde. Tu conçois que si Marthe est si souvent délaissée, je viendrai lui tenir compagnie... (Il l'embrasse.) J'aime assez trouver les jolies personnes seules, moi!

SOPHIE.

Mauvais sujet!

GASPARD.

Le retour de Jean va gêner M. de Brivade et...

SOPHIE.

Et vos affaires n'en seront pas plus avancées pour ça. Madame Aubertin ne vous aime guère, monsieur Gaspard, et mademoiselle Marthe rit bien quand elle parle de vous!

GASPARD, avec colère.

C'est bon! Il peut survenir tel événement qui oblige madame Aubertin et décide Marthe à me traiter plus favorablement. Tiens-moi au courant de ce qui se passera dans la maison ces jours-ci. Ma mère et moi nous t'en aurons beaucoup de reconnaissance.

Il lui glisse la pièce.

SOPHIE.

De l'or! Vous êtes donc un jeune homme sérieux, vous!

GASPARD.

Très-sérieux... parce que je suis très-rangé. J'ai un petit budget mensuel dont tu pourrais m'aider à administrer la moitié... Mais nous causerons de cela plus tard, car voici quelqu'un. Adieu, mignonne.

Elle sort par le premier plan à gauche.

SCÈNE III

GASPARD, BRIVADE, MOHL.

GASPARD, redescendant du côté de la serre.

M. de Brivade.... Tiens! il connaît aussi le petit escalier. Que vient-il faire ici avant tout le monde?

Il se cache au fond dans le salon d'entrée derrière la porte.

BRIVADE, entrant par la serre.

C'est grave, a-t-elle dit. Que se passe-t-il? Il m'a été impossible de lui parler pendant le diner... Je ne veux pas partir avec cette inquiétude. (Mohl, portant une théière, entre par la gauche.) Ah! Mohl *!

MOHL.

Mon lieutenant!

* Mohl, Brivade.

MARTHE

BRIVADE.

Il y a une clé pour la petite porte du parc? Qui est-ce qui a cette clé?

MOHL.

C'est moi, mon lieutenant.

BRIVADE.

J'en ai besoin, donne-la moi pendant une heure. (Mohl se gratte l'oreille avec hésitation.) Je t'assure que ce n'est pas pour commettre un crime.

MOHL.

Oh! parbleu, je sais bien, mon lieutenant, que vous ne viendrez pas piller les espaliers du jardin ou les armoires de la maison, mais...

BRIVADE.

Sois sans inquiétude.

MOHL.

Vous y tenez absolument, mon lieutenant?

BRIVADE.

Il le faut.

MOHL.

Vous avez une idée, bien sûr. Je ne vous la demande pas. Il me semble pourtant que vous feriez mieux d'y renoncer. Ça ne doit pas être tout ce qu'il y a de plus catholique.

BRIVADE.

Au contraire. Tout cela finira par un sacrement.

MOHL, avec satisfaction.

Oh! si c'est pour le bon motif! Mais enfin, sans vous offenser, mon lieutenant, comme jusqu'ici ça n'a pas été précisément votre habitude.

BRIVADE.

Cette fois, tu peux être tranquille.

MOHL, avec un soupir.

Alors la voilà.

Il sort par la gauche.

BRIVADE.

Merci.

Il sort par la serre.

SCÈNE IV

GASPARD, JEAN, PETITOT, MADAME AUBERTIN,
 MARTHE, PELLOQUET, COINDET, MADAME
 COINDET, LE BARON, STÉPHANIE; ils entrent par le fond.
 puis BRIVADE.

GASPARD, entrant à part.

Cette fois-ci, je crois que je tiens le pot aux roses. On revient du jardin. Bon! Je vais pouvoir prévenir ma mère.

LE BARON, entrant.

Eh! il commençait à faire frais au bord de la rivière.

MARTHE.

Ah! mon parrain! Une soirée adorable!

Tout le monde s'assied. — Madame Aubertin sert le thé aidée par Mohl et Sophie*.

LE BARON.

Eh! mon enfant... mon sang se refroidit, je suis vieux!

MARTHE.

Vous cherchez des compliments. Vous êtes un coquet!

Elle va aider madame Aubertin à servir le thé. — Petitot vient s'asseoir près de Stéphanie.

STÉPHANIE.

Eh bien! Qu'est-ce que vous faites?

PETITOT.

Je m'installe... à vos pieds...

STÉPHANIE.

Comme un troubadour! Il vous manque une guitare! A distance, s'il vous plaît.

PETITOT, se levant.

Mademoiselle Stéphanie, vous me pousserez au suicide.

Il va s'asseoir près de la table.

STÉPHANIE.

Alors, bon débarras.

* Brivade, Stéphanie, Marthe, Jean, Petitot, madame Aubertin, madame Coindet, le baron, Gaspard, Coindet, Pelloquet.

JEAN, assis à côté de Marthe, à gauche près de la table.

Dis donc, Petitot, maintenant que nous sommes tranquilles, si tu reprenais le récit interrompu des amours de Stéphanie et de son Américain ?

PETITOT.

Histoire palpitante, mon ami, et dans laquelle je joue un rôle sacrifié.

JEAN.

Eh bien, aborde le roman en parlant du héros.

PETITOT.

C'était à Luchon... Dans le même hôtel que M. Pelloquet et Stéphanie, habitait un jeune homme grave, à la barbe de bouc, qui au lieu de passer son temps à la promenade, à se pavaner avec un béret basque, s'occupait à consulter la cote des marchés et à expédier des télégrammes. Ce jeune homme si grave, si barbu et si télégraphique excita d'autant plus la curiosité de mademoiselle Stéphanie que ses plus grandes excentricités à elle, n'étaient pas parvenues à émouvoir le personnage. Elle se crut en face d'un original, son rêve, et se le fit présenter. L'inconnu déclara se nommer Broockley, natif de Chicago, et mener, tout en soignant son larynx, d'importantes opérations commerciales dans le Nouveau Monde.

JEAN.

Ah çà ! Ce n'est pas un Mormon, au moins ?

PETITOT.

Il faut l'espérer pour mademoiselle Stéphanie. Car, séduite par ce naturel des grands lacs, elle flirta avec lui, et un beau matin sous l'œil bienveillant de M. Pelloquet...

PELLOQUET.

Permettez ! Pas bienveillant, résigné !

PETITOT.

Le Yankee en question offrit à Stéphanie de conquérir l'Amérique en sa personne.

LE BARON.

Tressaille, ombre de Lafayette !

PELLOQUET.

Pardon ! pardon ! Il faudra d'abord que ses opérations soient couronnées de succès.

PETITOT.

C'est ici que le drame commence. Cette prudente intervention paternelle a fait germer une idée grandiose dans mon cerveau.

JEAN.

Tu m'étonnes !...

STÉPHANIE.

Il est fou !

PETITOT.

Vous allez voir. Je pris la résolution de combattre mon rival avec ses propres armes.

JEAN.

Comment, le revolver ?

PETITOT.

Non... L'Océan nous sépare ; mais la vapeur et l'électricité.

JEAN.

Vous vous battez par le télégraphe.

PETITOT.

A coups de dollars. Il spéculé... je spéculé contre lui... En ce moment il joue sur les lards salés, il est à la hausse. Je me suis mis à la baisse...

JEAN.

Malheureux, tu vas te ruiner.

PETITOT, il se lève avec agitation.

Cela m'est complètement égal. Je ne connais plus d'obstacles. Pour venir à bout de mon rival, je ne reculerai devant rien... Fausses nouvelles, corruption.. tout me sera bon ! Il faut que je fasse sauter sa caisse ou qu'il fasse sauter la mienne ! Eh bien ! quand ce duel formidable sera terminé par la ruine d'un des adversaires, mademoiselle Stéphanie épousera l'autre et mangera tous les porcs salés qui seront la dot du vainqueur !

Stéphanie lui fait une révérence ironique*.

JEAN.

Quelle chaleur ! Quel enthousiasme ! Petitot, tu te réhabilites. Tu n'es presque plus gommeux !

* Brivade, Stéphanie, Petitot, Marthe, Jean, madame Aubertin, le baron, madame Coindet, Coindet, Gaspard, Pelloquet.

MARTHE

STÉPHANIE.

Mais il est toujours aussi ridicule.

Elle remonte*.

GASPARD, bas à sa mère, au premier plan à droite.

M. de Brivade a demandé à Mohl la clé de la petite porte du parc.

BRIVADE, au fond, à madame Aubertin.

Vous m'excuserez de me retirer si vite, mais il faut que je rentre de bonne heure à Paris.

MADAME COINDET, à Gaspard.

Suis-le et ne le perds pas de vue.

STÉPHANIE, allant au fond.

Nous allons partir aussi, voulez-vous nous escorter, monsieur de Brivade?

BRIVADE.

Excusez-moi, mademoiselle, je n'ai aucune envie de me faire une affaire avec M. Petitot.

STÉPHANIE.

Bah! bah! (Elle redescend.) Et vous, monsieur le baron, voulez-vous que nous vous remettions chez vous?

Brivade sort suivi par Gaspard.

LE BARON.

Je vous remercie, mademoiselle, mais mon tyran (Montrant Marthe.) garde son esclave ici jusqu'à demain. Vous voyez que vous serez forcée d'accepter M. Petitot pour cavalier**.

STÉPHANIE.

Lui! Jamais!

PETITOT.

Je vous suis reconnaissant de tant de bienveillance, mademoiselle, j'ai ma voiture, et je brûle de savoir si je n'ai pas quelque dépêche de mon agent d'Amérique.

JEAN.

Oh! oh! La bataille de la Bourse!

PETITOT.

La bataille de l'amour!

STÉPHANIE.

Je l'exècre.

* Marthe, Jean, Petitot, Stéphanie, le baron, madame Aubertin, Brivade, Pelloquet, Gaspard, madame Coindet, Coindet.

** Petitot, Jean, Marthe, le baron, Stéphanie, madame Aubertin, Pelloquet, madame Coindet, Coindet.

MARTHE.

Et dire que tu l'épouseras!

STÉPHANIE.

Nous verrons bien.

PETITOT.

Le ciel vous entende, mademoiselle.

STÉPHANIE, revenant à Jean.

A propos, tu sais, nous donnons une petite fête demain en l'honneur de ton retour. N'oublie pas.

JEAN.

N'aie pas peur. (A Marthe.) Viens-tu mettre Stéphanie en voiture? Nous ferons un tour de jardin. On étouffe ici.

LE BARON.

Moi, mes enfants, je vous demande la permission de gagner mon lit.

COINDET.

Moi aussi.

MADAME COINDET, bas.

Pas encore... Viens avec moi.

Salutation. — Sortie.

MADAME AUBERTIN.

Vous savez, baron, votre chambre toujours la même.

LE BARON.

A demain... Je ne vous souhaite pas de bons rêves, on ne connaît que les nuits paisibles quand on a une conscience comme la vôtre.

SCÈNE V

MADAME AUBERTIN seule, elle va à la cheminée lentement.

Ma conscience! J'ose à peine l'interroger! Que m'ordonne-t-elle de faire! Le malheur de cette enfant ou le mien? Marthe aime Olivier comme moi. Comme moi! Non, ce n'est

pas possible. (Elle redescend en scène.) Et cependant, si Jean, qui connaît bien sa sœur, a vu juste! Ai-je le droit de la sacrifier, moi qui dois tout à son père? Sa jeunesse commence, la mienne s'achève. (Très-troublée.) Eh bien, non! Je ne puis me faire juge dans ma propre cause. Je dirai tout à Olivier. Il décidera. Et si c'est moi qu'il choisit, j'aurai le droit d'accepter mon bonheur sans l'ombre d'un remords!

SCÈNE VI

MADAME AUBERTIN, BRIVADE.

MADAME AUBERTIN, remontant vers la serre.

Qui vient là? C'est toi, Marthe?... (Elle se trouve en face de Brivade.) Vous*!

BRIVADE.

Chut! Personne ne m'a vu venir... nul ne me sait ici.

MADAME AUBERTIN.

Qu'y venez-vous faire?

BRIVADE.

Vous m'avez dit qu'un danger vous menaçait; j'ai hâte de le connaître.

MADAME AUBERTIN.

Avez-vous réfléchi à tout ce que votre présence peut avoir de compromettant pour moi?

BRIVADE.

Songez-vous dans quelle anxiété je serais resté si je n'avais pu vous voir? Un instant seulement et je pars... Qu'y a-t-il?

MADAME AUBERTIN.

Un fait imprévu qui peut élever entre nous un obstacle insurmontable. (Elle le regarde fixement.) Marthe vous aime.

BRIVADE, avec stupeur.

Que me dites-vous là?

MADAME AUBERTIN.

Ce que son frère est venu m'apprendre une heure après sa rentrée dans la maison.

* Madame Aubertin, Brivade.

BRIVADE.

Comment le savait-il?

MADAME AUBERTIN.

Elle venait de le lui avouer.

BRIVADE.

Elle! Est-ce possible? Mais ce n'est qu'une enfant!

MADAME AUBERTIN.

Elle a seize ans! (Un silence.) Seize ans! L'âge adorable où la jeune fille s'épanouit dans sa fleur de jeunesse. Où son cœur s'éveille et palpète de la joie du premier amour... Tout sourit à cette enfant. Elle est heureuse! Et pour briser l'avenir charmant qui s'ouvre devant elle... il suffirait d'un mot! Aurons-nous le courage de le prononcer? Non! C'est impossible! Et vous le sentez bien, car vous voilà muet et irrésolu.

BRIVADE.

Muet, oui, d'admiration devant tant de générosité. Mais irrésolu, non! Car si vous aimez assez cette enfant pour lui sacrifier votre bonheur, je vous aime trop, moi, pour y consentir!

MADAME AUBERTIN.

Mais, elle aussi vous aime, et son amour a autant de droits et moins de devoirs que le mien.

BRIVADE.

Des droits, dites-vous, sur un cœur qui vous appartient tout entier? Non. Je suis ici le meilleur et je crois le seul juge. Laissez-moi prendre entièrement la responsabilité de notre avenir.

MADAME AUBERTIN.

Songez au bonheur qu'elle peut vous donner.

BRIVADE.

Je ne songe qu'à celui qu'elle peut me faire perdre.

MADAME AUBERTIN.

Ainsi, vous êtes sûr de vous?

BRIVADE.

Absolument.

MARTHE, au dehors.

Bonsoir, Jean.

MADAME AUBERTIN.

Eh bien, laissez-moi tenter une dernière épreuve. Placez-vous là. (Elle lui montre la serre.) Et écoutez!

BRIVADE, vivement.

Non! Je ne veux rien savoir.

MADAME AUBERTIN, à la porte du fond.

Il le faut!... Tu es là, Marthe?

MARTHE, au dehors.

Oui, maman.

Geste de Brivade.

MADAME AUBERTIN.

Écoutez, je le veux.

Brivade entre dans la serre et disparaît.

SCÈNE VII

MADAME AUBERTIN, MARTHE.

MARTHE, gâlement*.

Je viens de me promener avec Jean dans le parc. L'air de la nuit était si doux et j'étais si heureuse de sentir le bras de mon frère sous le mien, que j'aurais voulu que notre promenade ne finît jamais.

MADAME AUBERTIN.

C'est tout naturel, vous causiez de choses si intéressantes!

MARTHE.

Mère!

MADAME AUBERTIN.

Ne rougis pas, mon enfant. Ton frère m'a conté le petit roman de ton cœur. Mais ce qu'il m'en a dit ne me suffit pas et il faut que tu m'expliques tout cela.

* Madame Aubertin, Marthe.

MARTHE.

Que te dirai-je ? Cela est pour moi-même inexplicable. Je l'aime, voilà tout.

MADAME AUBERTIN.

Marthe, ma chérie, as-tu bien regardé en toi-même. Es-tu bien sûre que le sentiment que tu éprouves est sérieux et profond ? T'es-tu bien demandé si tu pourras ressentir toute ta vie la même affection pour l'homme qui a su te plaire un moment ?

MARTHE.

Oui, ma mère, car ce ne sont pas les qualités brillantes, qui le distinguent entre tous, qui m'ont charmée, c'est la bonté de son cœur.

MADAME AUBERTIN.

Y a-t-il longtemps que tu l'aimes ?

MARTHE.

Oui, ma mère, je l'ai aimé sans le savoir, sans m'en apercevoir.

MADAME AUBERTIN.

A quoi donc as-tu compris que tu l'aimais ?

MARTHE.

Te souviens-tu, lorsque son père est mort, il y a plus d'un an, nous sommes allées ensemble lui porter des consolations. Nous l'avons trouvé seul dans sa grande maison silencieuse. Il était déjà en noir, et sur son visage pâli on voyait la trace des veilles et de la douleur. Quand il nous aperçut, il vint au-devant de nous et nous accueillit d'un geste ému, sans pouvoir dire une parole. Je lui tendis la main, il la prit dans la sienne qui tremblait. Deux larmes lui vinrent aux yeux et coulèrent lentement sur ses joues. Mère, je me rappelai alors tout le chagrin que j'avais eu à la mort de mon père, à moi, je sentis que sa douleur était sœur de la mienne, que nos cœurs avaient la même façon d'aimer et de souffrir, et que nul autre homme, si empressé qu'il fût auprès de moi, ne saurait me plaire avec son esprit et sa gaieté comme lui avec ce silence et cette larme.

MADAME AUBERTIN, à part avec angoisse.

Oh ! oui, elle l'aime ! (Haut.) Et depuis ?

MARTHE.

Depuis, c'est à peine si j'ai osé le regarder. Il a dû me trouver bien insignifiante et bien sauvage... mais quand il parlait, je l'écoutais et sa voix m'allait à l'âme... Oh! s'il pouvait m'aimer, quelle douce vie nous aurions, n'est-ce pas, mère? Comme nous serions tous heureux! Jean l'aime déjà comme un frère, et toi, tu as tant d'estime et d'égards pour lui! Cela ne changerait rien, il est de la famille, pour ainsi dire. Il y aurait seulement dans la maison un fils de plus!

MADAME AUBERTIN.

Prends garde, mon enfant, que ton imagination ne s'exalte trop vite, car, enfin, s'il ne t'aimait pas...

MARTHE, très-simplement.

Cela peut être, ma mère, et j'y ai souvent pensé. En ce cas, je prierais Jean et toi de lui parler. Et à moins qu'il n'aimât une autre jeune fille, il est si bon, que peut-être il consentirait tout de même à vouloir de moi, et vois-tu, je le sens, je saurais tant m'ingénier à le rendre heureux, qu'il finirait bien par m'aimer.

MADAME AUBERTIN.

Et si, comme tu viens de le dire, il aimait une autre femme?

MARTHE.

Oh! ne me fais pas songer à cela... Il me semble tellement impossible de vivre sans lui... que je crois que je n'aurais plus longtemps à souffrir.

MADAME AUBERTIN, avec épouvante.

Marthe! (Elle la prend dans ses bras et l'embrasse fiévreusement.) Va, mon enfant, va te reposer, dors paisiblement et espère.

MARTHE, avec joie.

Oh! Tu crois donc qu'il pourrait m'aimer?

MADAME AUBERTIN, avec un douloureux sourire.

Peut-être...

Marthe court à la porte du fond en lui jetant un baiser et sort.

SCÈNE VIII

MADAME AUBERTIN, BRIVADE.

Madame Aubertin se laisse tomber contre le chambranle de la porte, avec accablement. Son visage qu'elle avait composé pour la circonstance exprime son tourment. Brivade entre et va à elle lentement. — Ils se regardent silencieusement*.

MADAME AUBERTIN, d'une voix faible.

Vous avez entendu?

BRIVADE, sombre.

Oui.

Il fait un geste de désespoir et se laisse tomber sur le canapé.

MADAME AUBERTIN, après un silence, va à lui et avec un geste résolu.

Adieu, mon ami...

BRIVADE, se levant vivement.

De grâce, ne prononcez pas encore ! Nous sommes profondément émus, cruellement troublés. Nous ne pouvons décider en un pareil moment du sort de notre vie... Attendons. Comment voulez-vous que j'aie la force de renoncer à vous, au moment où vous venez de me montrer une âme surhumaine ?

MADAME AUBERTIN.

Ne songeons plus à nous, mon ami. C'est de la vie de cette enfant qu'il s'agit dans cette minute suprême.

BRIVADE, suppliant.

Par grâce, écoutez-moi.

MADAME AUBERTIN.

Plus un mot. Obéissez, je vous en prie. Il faut que vous partiez, et cela sans être vu.

BRIVADE, se dominant.

Soit !... Je pars... Mais je ne consens pas à ce que vous me demandez...

* Madame Aubertin, Brivade.

MADAME AUBERTIN, le repoussant du geste.

Adieu!... Adieu!

BRIVADE.

Non, au revoir! (Il sort par la serre, puis rentre très-troublé.) Quelqu'un est là!

MADAME AUBERTIN.

Quelqu'un?

BRIVADE.

Gaspard, dans le jardin, à la porte de la serre. Que fait-il donc là?

Ils se regardent avec angoisse.

MADAME COINDET, au dehors.

Mais j'en suis sûre, venez! venez!

MARTHE, en dehors*.

Mère! Mère!...

MADAME AUBERTIN, épouvantée.

Qu'y a-t-il donc? Cachez-vous! (Lui montrant la porte de sa chambre.) Là! là! Et ne vous montrez pas sans mon ordre. Il y va de mon salut.

Brivade entre vivement.

SCÈNE IX

MADAME AUBERTIN, MARTHE, MADAME
COINDET, entrant par le fond.

MADAME COINDET, effarée.

Ah! Dieu soit loué, j'arrive à temps! J'ai eu une frayeur!...

MADAME AUBERTIN**.

Mais enfin, qu'y a-t-il?

MADAME COINDET.

Ce qu'il y a? Un homme, un malfaiteur sans doute, dans le jardin et peut-être même dans la maison!

* Brivade, madame Aubertin.

** Marthe, madame Coindet, madame Aubertin.

MADAME AUBERTIN.

Que me dites-vous là ? Un homme dans le jardin !

MADAME COINDET. |

Un homme, vous dis-je : c'est Gaspard qui l'a vu.

MADAME AUBERTIN.

Où donc ? Comment ?

MADAME COINDET.

Depuis quelque temps, il est mélancolique, le cher enfant... Il lui prend des idées... Il était resté à rêver aux étoiles sous certaines fenêtres. Tout à coup, il a vu un homme se glisser furtivement dans le jardin.

MADAME AUBERTIN.

Sans doute quelqu'un de la maison...

MADAME COINDET.

Jean est allé y voir. Mais si nous ne nous sommes pas trompés, l'homme est évidemment un étranger, et son acte un coup prémédité.... C'est à faire frémir !... Un malfaiteur !... C'est que la banlieue en est infestée et les journaux ne racontent que des crimes.

MADAME AUBERTIN.

Mais la maison est pleine de monde.

MADAME COINDET.

On ne se figure pas l'audace de ces gens-là ! Moi, voyez, je tremble comme la feuille, je suis sûre de ne pas dormir de la nuit... Mon mari et mon fils connaissent bien ma nature, allez... En ce moment, ils font une battue dans le jardin !... Jean dirige les recherches. Il faut qu'on fouille toute la maison, qu'on visite tout, de la cave au grenier... les chambres des femmes, surtout ! Oh ! Dieu ! songez donc, s'éveiller au milieu de la nuit, à la discrétion d'un bandit !

MADAME AUBERTIN, à part.

Cette femme va me perdre ! Comment l'éloigner ?... (Haut.) Eh bien, si vous croyez que nous ne sommes pas en sûreté ici, allons rejoindre ces messieurs. Elle remonte.

MADAME COINDET, à part *.

Elle veut le faire échapper. (Haut.) Quitter ce salon... De grâce, ne bougeons pas d'ici.

Elle s'assied à droite.

* Marthe, madame Aubertin, madame Coindet.

MADAME AUBERTIN, à part.

Elle le sait là!... Je me sens mourir!

Elle chancelle.

MADAME COINDET.

Eh bien! Qu'avez-vous? Vous pâlissez?...

MARTHE.

Mais oui, tu es toute tremblante.

MADAME COINDET.

Vous voyez bien, vous-même, en dépit de votre assurance, vous avez peur.

MADAME AUBERTIN, à part.

Oui, peur, horriblement peur!

MADAME COINDET.

Mais elle va se trouver mal... vite, Marthe, un flacon, des sels!... Là, dans la chambre.

Marthe fait un pas.

MADAME AUBERTIN, avec un grand mouvement saisissant Marthe par le bras.

Marthe!... C'est inutile! (Marthe s'arrête.) Vous voyez, cela va mieux.

MADAME COINDET, à part.

Très-bien! C'est décidément là qu'il est.

MARTHE.

Mais qu'as-tu donc, maman?

MADAME COINDET.

Ne la quitte pas, mon enfant, promets-moi que tu ne la quitteras pas. Je vais chercher ces messieurs.

Elle sort par le fond.

SCÈNE X

MADAME AUBERTIN, MARTHE.

Toute cette scène est jouée à voix basse et saccadée, sur le devant.

MADAME AUBERTIN, affolée*.

Je suis perdue!

MARTHE, étonnée.

Qu'y a-t-il?

MADAME AUBERTIN.

Tu as confiance en moi, mon enfant?

MARTHE.

Pleinement.

MADAME AUBERTIN.

Cette confiance, la conserverais-tu, même si les circonstances les plus fatales, si les apparences les plus suspectes se réunissaient pour me compromettre et pour m'accuser?

MARTHE.

Pourquoi me dis-tu cela?

MADAME AUBERTIN.

Parce qu'il faut que tu m'aides à éviter un grand malheur.

MARTHE.

C'est donc vrai? Il y a donc quelqu'un dans la maison?

MADAME AUBERTIN.

Oui.

MARTHE.

Qui cela?

MADAME AUBERTIN.

M. de Brivade.

MARTHE, avec étonnement.

Lui!... Où est-il?

* Marthe, madame Aubertin.

MADAME AUBERTIN, montrant sa chambre.

Là!

MARTHE, avec une violence subite.

Là? Chez toi? Mais alors?...

Elle s'arrête comme effrayée de ce qu'elle a dit.

MADAME AUBERTIN.

Marthe!... Je te jure,..

MARTHE, dans le plus grand trouble.

Je ne t'accuse pas! Pourquoi te défends-tu?...

MADAME AUBERTIN, avec force.

Parce qu'il faut que tu saches la vérité...

MARTHE, éperdue.

Va, je la devine... (Avec accablement.) Malheureuse que je suis!

MADAME AUBERTIN, avec révolte.

Que crois-tu donc?

MARTHE.

Rien! rien! Je ne comprends pas bien encore!... Mais dis-moi, était-il là quand j'ai parlé?... (Madame Aubertin se détourne en silence.) Il y était!... (Avec une colère croissante.) Mais, alors, pourquoi m'as-tu interrogée sur mes sentiments?... Dans quel but? Ainsi, il était là! Ce que je croyais ne confier qu'à ta tendresse, il l'entendait. Tu m'as laissé dévoiler les plus chères et les plus chastes espérances de mon âme, et il écoutait! Tu m'as livrée à lui en spectacle et tu me laissais t'appeler ma mère! Ma mère! toi! Oh! non!

Elle éclate en sanglots.

MADAME AUBERTIN.

Tais-toi! Tais-toi, je t'en conjure!... Si tu savais! S'il t'entendait...

MARTHE *.

Eh bien!... Oui!... Je veux qu'il m'entende!...

MADAME AUBERTIN.

Plus bas, malheureuse enfant, si tes paroles arrivaien jusqu'à lui, il se jetterait entre nous et tout serait perdu!

MARTHE.

Tu l'as caché!

* Madame Aubertin, Marthe.

MADAME AUBERTIN.

Eh bien, oui ! Accuse-moi ! L'avenir se chargera de t'éclairer, et alors, tu me demanderas pardon à genoux de ce que tu viens de me faire souffrir !

MARTHE, avec force.

Jamais !

MADAME AUBERTIN.

Comprends-moi, je t'en conjure... Jean va venir... il vient conduit par mes mortels ennemis... s'il se trouve face à face avec Olivier...

MARTHE, avec amertume.

Olivier!... Eh bien ! défends-le...

MADAME AUBERTIN, guettant à la porte du fond.

Contre Jean?...

MARTHE, avec terreur.

Jean!... Tu as raison!... Que veux-tu de moi?... Mon silence ?

MADAME AUBERTIN.

Plus, peut-être.

MARTHE.

Quoi donc ?

MADAME AUBERTIN.

Que tu m'aides à le sauver.

MARTHE, avec douleur.

Ah ! que je souffre.

MADAME AUBERTIN.

Ah ! il est trop tard ! Je les entends... (Elle redescend.) Marthe, par pitié pour nous... ton attitude va tout révéler... Tu es pâle... tu trembles!...

Elle va à Marthe.

MARTHE, reculant avec horreur*.

Laisse-moi !

MADAME AUBERTIN.

Les voici!...

* Marthe, madame Aubertin.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JEAN, LE BARON, LES COINDET;

ils entrent par le fond.

JEAN *.

Rien dans le jardin. S'il est dans la maison, il ne nous échappera pas. Toutes les issues sont gardées.

LE BARON.

Eh bien ! dépêchons ! Cette alerte n'a pas le sens commun. Visitons donc vite la maison, pour que madame Coindet puisse aller dormir du sommeil de l'innocence... (Madame Aubertin échange un regard significatif avec lui.) Oh ! il y a quelque chose... On ne trouvera évidemment rien par ici... Montons donc à l'étage au-dessus.

MADAME COINDET **.

Mais les chambres de ces dames ?

JEAN, à madame Aubertin.

Tu permets ?

Il fait trois pas, madame Aubertin regarde fixement Marthe.

MARTHE, se jetant entre Jean et la porte ***.

C'est inutile, Jean. Je viens d'entrer il n'y a qu'un instant.

Les Coindet se regardent avec désappointement.

MADAME COINDET.

Es-tu sûre, mon enfant, que... personne...

MARTHE, avec un regard ferme.

Il n'y a personne...

JEAN, gaiement.

Dites donc, cousine, avant de continuer notre visite domiciliaire, êtes-vous sûre que Gaspard n'est pas quelque peu halluciné ?

COINDET, avec humeur.

Continuons, nous verrons bien.

* Marthe, Jean, madame Coindet, le baron, Coindet, madame Aubertin.

** Marthe, madame Coindet, Jean, le baron, Coindet, madame Aubertin.

*** Madame Coindet, Marthe, Jean, le baron, Coindet, madame Aubertin.

JEAN.

Soit! Mais c'est bien pour vous faire plaisir.

Il^s sortent.

LE BARON.

C'est le mot! Allez! Moi, je vais visiter ma chambre.

SCÈNE XII

MADAME AUBERTIN, LE BARON, MARTHE.

LE BARON *.

Ah ça, maintenant qu'y a-t-il?

MARTHE.

Mon parrain, M. de Brivade est là caché dans cette chambre. Voulez-vous bien le faire passer dans la vôtre, et puis le faire sortir de la maison sans qu'on le voie?

Elle sort.

LE BARON, à madame Aubertin **.

Avant tout, ne pourrais-je savoir pour mon édification personnelle, ce qu'il fait ici?

MADAME AUBERTIN.

Vous m'avez engagée à marier Marthe? C'est M. de Brivade qu'elle épousera.

LE BARON, stupéfait.

Comment?

MADAME AUBERTIN, avec désespoir.

Elle l'aime!

LE BARON.

Ah!...

Le baron court vers la chambre pour délivrer Brivade.

* Marthe, le baron, madame Aubertin.

** Le baron, madame Aubertin.

ACTE TROISIÈME

Un salon chez Pelloquet. — Cheminée au fond surmontée d'une glace sans tain, par laquelle on voit circuler les invités. — Porte double de chaque côté. — Portes au premier plan à droite et à gauche. — A gauche, une table. — A droite, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME AUBERTIN, LE BARON.

LE BARON, à madame Aubertin.

Brivade vient d'arriver ici, chez Pelloquet. Nous devons nous retrouver dans ce salon.

MADAME AUBERTIN.

Bien.

LE BARON.

Le quadrille est fini. Laissons passer le flot des danseurs. Après, je causerai avec lui tout à mon aise.

Ils sortent par le fond à gauche se donnant le bras, on les voit passer dans le salon du fond.

SCÈNE II

COINDET, PELLOQUET, STÉPHANIE, MARTHE,
JEAN, PETITOT, puis LE BARON, puis GASPARD.

COINDET, il entre par le premier plan à droite suivi de Pelloquet.
Je vous dois vingt-cinq fiches.

PELLOQUET.

Laissez ? Vous me les regagnerez tout à l'heure.

STÉPHANIE, entrant par le fond à gauche suivie de Petitot *.

Ah ! papa, quel mauvais maître de maison !... Tu joues au whist, quand tu devrais faire les honneurs.

COINDET.

Il vient de les faire, mademoiselle ; seulement c'est nous qui les payons. (Il rit).

STÉPHANIE, à Jean qui entre avec Marthe par le fond à droite **.

Et toi, paresseux, tu te reposes au lieu de me protéger.

JEAN.

Contre qui ?

STÉPHANIE.

Contre l'énergant, l'éternel, l'inévitable M. Petitot et ses déclarations.

JEAN.

Comment il récidive ?

PETITOT.

Avec transport !

STÉPHANIE.

Je le fais inviter par papa, et voilà comment il abuse de l'hospitalité.

JEAN.

Il a joliment raison. Tu le traites si mal ailleurs, qu'il s'est dit que chez toi tu serais tenue à plus d'égards.

* Petitot, Stéphanie, Pelloquet, Coindet.

** Marthe, Jean, Stéphanie, Petitot, Pelloquet, Coindet.

STÉPHANIE.

Voilà comment tu me défends.

JEAN.

Il faut bien que je lui vienne en aide, puisqu'il ne se tire pas d'affaire tout seul.

PETITOT.

Qui vivra verra.

JEAN.

Oh! oh! est-ce qu'il y aurait du nouveau?... Est-ce que les porcs salés de master Broockley?...

PETITOT.

Mon ami, ils montent... Ça me coûte déjà deux cent mille francs.

JEAN.

Mais tu te bats à tâtons.

PETITOT.

Oh! que non, et j'aurai mon heure! C'est mademoiselle Stéphanie, elle-même, qui me renseigne... Elle m'annonce triomphalement toutes les opérations de mon adversaire.

STÉPHANIE.

Et vous profitez de ces révélations?

PETITOT.

Tant que je peux. Ah! il n'y a plus de scrupules à avoir. Mon cœur et ma caisse sont en jeu.

STÉPHANIE.

Ce que vous faites est indigne d'un gentleman, et je vous déclare une fois pour toutes que je vous déteste.

PETITOT.

Et moi, mademoiselle, une fois pour toutes, je vous adore. C'est ma profession de vous adorer. Je n'ai même que celle-là, et vous croyez que j'y renoncerai?... Jamais!... Rien ne m'arrêtera dans la voie qui doit nous conduire à la mairie de votre arrondissement... Bon gré, mal gré, je vous y mènerai!

JEAN.

Bravo, Petitot! Trois grognements pour le Yankee.

PETITOT *.

Et vive la France!

LE BARON, à Pelloquet qui l'a suivi.

Il me va ce garçon-là! Pourquoi ne lui donnez-vous pas votre fille?

PELLOQUET.

Marier le vent avec la girouette?... Vous voyez bien qu'ils sont fous!

LE BARON.

A lier!... Eh bien! qu'on les attache... l'un à l'autre!...

On entend un prélude de valse.

STÉPHANIE **.

Une valse.

PETITOT, entre le père et la fille.

Voulez-vous me l'accorder?

PELLOQUET, sautant.

La main de ma fille?

STÉPHANIE.

Entendons-nous. Est-ce de ma main ou de la valse qu'il s'agit?

PETITOT.

De l'une et de l'autre.

STÉPHANIE.

Comme valseur, je vous accepte, mais comme mari...

PETITOT.

Bah! On fait bien du chemin en dansant.

JEAN, à Marthe.

Faisons-nous un tour de valse? (Marthe lui prend le bras, Gaspard venant du fond à droite se présente.) Trop tard, mon cher!

Il sort avec Marthe par le fond à gauche.

GASPARD.

Jamais de chance!

Il sort à la suite de Jean et de Marthe avec son père.

* Marthe, Jean, Stéphanie, Petitot, le baron, Pelloquet, Coindet.

** Marthe, Jean, Stéphanie, Petitot, Pelloquet, le baron, Coindet.

SCÈNE III.

LE BARON, BRIVADE, entrant par le premier plan à droite.
puis madame Aubertin.

LE BARON *.

Madame Aubertin me quitte à l'instant, et je viens de sa part vous demander si vous êtes résolu à lui obéir.

BRIVADE, après un temps. Gravement.

Et si je refusais ?

LE BARON.

Si vous êtes un homme d'honneur, ce dont je ne doute pas, Brivade, vous suivrez l'exemple d'abnégation que vous donne cette généreuse femme. Assurez le bonheur de Marthe, vous n'avez que cela à faire. En voulant épouser madame Aubertin, vous alliez commettre une folie. Je le lui disais hier à elle, sans me douter que les circonstances viendraient si promptement confirmer mes paroles. Vous voilà l'un et l'autre ramenés, un peu rudement peut-être, dans la voie de la raison, marchez-y résolument.

BRIVADE.

Ah ! baron, comment ferai-je pour rassurer cette enfant et la convaincre ? Ai-je le droit de lui dire que je l'aime lorsque...

LE BARON.

Vous pouvez lui promettre que vous l'aimerez. Cela sera, soyez tranquille. Il n'y a rien de contagieux comme l'amour. Dites à un homme qu'une femme l'aime, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent, pour qu'il l'aime à son tour, ne fût-ce que par reconnaissance. Mais nous ne sommes pas ici pour philosopher, nous avons des dispositions à prendre. Deux dangers nous menacent : Jean et les Coindet. Je ne parle pas de Marthe, elle n'a osé et n'osera rien dire à son frère. L'important, c'est que celui-ci continue à ne rien savoir. Mais madame Aubertin s'est décidée à l'éloigner pendant quelques jours.

BRIVADE.

Mais voudra-t-il partir avant de savoir quels sont mes sentiments à l'égard de sa sœur ?

* Brivade, le baron.

LE BARON.

Je lui dirai que Marthe est aimée. Il n'en demandera pas davantage et partira tranquille, et à son retour tout sera arrangé.

BRIVADE.

Mais ce soir... ne craignez-vous pas ?..

LE BARON.

Oh ! je vais le surveiller comme une demoiselle. Restent les Coindet.

BRIVADE.

Mais pourquoi ces gens-là m'ont-ils traqué ainsi la nuit dernière ?

LE BARON.

Vous ne voyez pas qu'ils veulent tenir madame Aubertin à leur discrétion pour la forcer de donner Marthe à leur benêt de fils ? Mais nous ferons échouer cette combinaison. (Voyant madame Aubertin au fond à droite.) C'est elle... (A Brivade.) Eloignez-vous.

BRIVADE *.

Non, laissez. Je veux lui parler. (Il va au-devant de madame Aubertin et très-respectueusement.) Je vous ai dit que ma vie entière était à vous... Il vous plaît d'en disposer... je vous obéirai...

MADAME AUBERTIN, avec émotion.

C'est bien, je vous suis profondément reconnaissante.

SCÈNE IV

MADAME AUBERTIN, LE BARON, BRIVADE,
MADAME COINDET.

MADAME COINDET, entrant vivement, à madame Aubertin **.

Ah ! Marie, je vous cherchais...

LE BARON, à part.

Madame Coindet ! Une fois dans sa vie elle sera arrivée à propos.

* Le baron, Brivade, madame Aubertin.

** Le baron, Brivade, madame Coindet, madame Aubertin.

MADAME COINDET.

Eh bien, messieurs, on danse là-bas.

LE BARON.

C'est bien pour cela que nous sommes ici.

MADAME COINDET, avec reproche.

Ah! baron !...

LE BARON.

Non... non... nous allons danser !.. Venez, Brivade. (Bas en sortant.) Je vais surveiller Jean.

Le baron sort avec Brivade par le fond à gauche.

SCÈNE V

MADAME COINDET, MADAME AUBERTIN.

MADAME COINDET, assise sur le canapé à droite avec madame Aubertin*.

Depuis ce matin, Marie, je cherche l'occasion de vous parler. J'ai des reproches à vous faire, vous avez manqué de confiance en moi.

MADAME AUBERTIN.

En quelle occasion?

MADAME COINDET.

Hier.

MADAME AUBERTIN.

Je ne vous comprends pas.

MADAME COINDET.

Hier soir, quand je suis venue chez vous, réellement effrayée, d'un seul mot vous pouviez faire cesser mon erreur. Vous ne m'auriez pas laissé le regret d'avoir pris un galant homme pour un malfaiteur, et le chagrin d'avoir risqué de vous compromettre.

MADAME AUBERTIN.

Je ne pouvais pas être compromise.

* Madame Coindet, madame Aubertin.



ACTE TROISIÈME

MADAME COINDET.

C'est possible, car j'ai bien vu que vous aviez mis dans votre secret le baron et même Marthe. (Avec intention.) Une seule chose m'a étonnée, c'est que vous n'avez pas étendu votre confiance à Jean...

MADAME AUBERTIN.

Mais... il arrivait à peine et...

MADAME COINDET.

Et peut-être craignez-vous d'être blâmée par lui. Vous avez tort.

MADAME AUBERTIN, à part.

Où veut-elle en venir?

MADAME COINDET.

Jean ne peut faire qu'une objection sérieuse à votre union avec M. de Brivade, c'est qu'elle aurait pour conséquence de laisser Marthe sans soutien et sans tutelle. Mais pour lever l'objection, il suffit de trouver un mari à cette chère enfant.

MADAME AUBERTIN, la regardant en face.

Et vous en avez un à me proposer, n'est-ce pas?

MADAME COINDET, avec élan. Elle se lève.

Ah! vous m'avez devinée! Le cœur d'une mère ne sait point garder un secret duquel dépend le bonheur de son fils! Or le bonheur de Gaspard est tout entier dans son amour pour Marthe! Il y a si longtemps qu'il pense à sa cousine!... Ces deux enfants se connaissent depuis qu'ils existent et ils sont si gentils tous les deux... Si vous saviez quel excellent cœur il a mon Gaspard et quel caractère... sûr!... discret!... pratique!... Allez, voilà un garçon avec lequel vous n'auriez jamais de désagréments...

MADAME AUBERTIN.

Je ne puis vous faire qu'une réponse : Marthe dépend d'elle-même. Tâchez de la décider.

MADAME COINDET.

Puis-je compter pour cela sur votre concours?

MADAME AUBERTIN.

Je ne ferai point d'opposition à Gaspard.

MADAME COINDET, avec amertume.

Voilà tout?... Vous ne voulez pas nous aider? Vous nous traitez en ennemis? C'est très-bien, et votre attitude ne m'étonne pas! Vous nous avez toujours détestés, mon fils et moi... Mon pauvre oncle nous aimait trop! S'il était là, les choses ne se passeraient pas ainsi!... Il aurait assuré le bonheur de son neveu... Ah! nous avons tout perdu en le perdant!

MADAME AUBERTIN.

Vous vous trompez, il vous eût répondu comme moi!

MADAME COINDET, aigrement.

Je croyais mériter mieux après ce que j'ai fait pour vous aujourd'hui.

MADAME AUBERTIN.

Quoi donc?

MADAME COINDET.

Mais j'ai empêché un scandale... M. Coindet avec sa conscience puritaine, voulait...

MADAME AUBERTIN, avec hauteur.

Ah!... Finissons! En deux mots, n'est-ce pas, vous venez me proposer un marché : la main de Marthe pour votre fils, en échange de votre silence?

MADAME COINDET.

Que dites-vous là?... Et quelle pensée me prêtez-vous?

MADAME AUBERTIN.

Vous protestez?... Si je me suis trompée, je vous demande pardon de ce que je viens de vous dire. Mais si j'ai vu clair dans votre jeu, je vous déclare que de tels accommodations répugnent à ma loyauté, à mon honnêteté, et que vous pouvez agir comme bon vous semblera.

Elle sort par le fond à gauche.

SCÈNE VI

MADAME COINDET, puis COINDET.

MADAME COINDET, avec colère.

Son honnêteté!... Ce mot-là eût été curieux à entendre dans sa bouche hier à minuit! Quelle hauteur! C'est à croire qu'elle est vraiment innocente... Oh! tant pis! L'avenir de mon fils avant tout.

COINDET, paraissant au fond à gauche *.

As-tu réussi?

MADAME COINDET, sèchement.

Non!

COINDET.

Elle hésite?...

MADAME COINDET.

Elle refuse.

COINDET.

Je l'avais prévu, moi!

MADAME COINDET, amèrement.

Vous êtes si perspicace!...

COINDET.

Il faut nous tourner d'un autre côté... Si je disais tout à Jean?...

Au fond on voit passer Jean donnant le bras à sa sœur.

MADAME COINDET.

C'est jouer gros jeu!... Bah! qui ne risque rien n'a rien.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN, MARTHE.

Ils entrent par le fond à droite.

JEAN **.

Ma mère n'est plus ici? Je la cherche pour la faire danser.

* Coindet, madame Coindet.

** Coindet, madame Coindet, Jean, Marthe.

MADAME COINDET.

Tu veux donc lui faire des ennemies de toutes les jeunes filles?

JEAN, montrant Marthe.

Oh! pauvres danseuses que les jeunes filles... En voici une qui est déjà lasse.

MADAME COINDET.

Chère enfant, repose-toi.

Marthe s'assied sur le canapé avec Jean.

LE BARON, paraît au fond*.

Jean est là?... Bon!...

COINDET, bas à sa femme.

Faut-il parler à Jean?

MADAME COINDET, de même.

Quand il sera seul.

Ils remontent et sortent.

PELLOQUET, entrant vivement par le premier plan à droite.

Allons! baron, un rentrant à la bouillotte!

LE BARON.

Les Coindet s'éloignent et Jean reste. J'ai le temps.

Il sort par la droite avec Pelloquet.

SCÈNE VIII

JEAN, MARTHE, assis sur le canapé**.

JEAN.

Nous voilà seuls! Que je te dise vite les nouvelles!

MARTHE.

Il y en a donc?

JEAN.

Sournoise! Comme si tu n'en attendais pas! Faut-il t'intriguer? J'en ai bien envie!

* Coindet, madame Coindet, le baron, Jean, Marthe.

** Jean, Marthe.

MARTHE.

Oui, tâche de m'intéresser à quelque chose.

JEAN.

Ce ne sera pas difficile, car il s'agit d'abord de moi. Je pars.

MARTHE, se levant.

Tu pars?

JEAN, il la suit.

Oui!

MARTHE.

Quand cela?

JEAN.

Demain.

MARTHE.

Où vas-tu?

JEAN.

En Angleterre.

MARTHE.

Pourquoi?

JEAN.

Pour les affaires de la maison.

MARTHE.

Qui a eu l'idée de ce départ?

JEAN.

Notre mère. Le baron vient de m'en parler. Il m'a fortement conseillé ce voyage.

MARTHE.

Ah!... Si je te priais de rester... Il y a si peu de temps que tu es revenu... Je t'ai à peine vu. (Elle lui saute au cou et le tient embrassé comme un appui qui va lui manquer.) Ne pars pas! Rien ne vaut notre pays, rien ne vaut la famille, ne pars pas, ne pars pas.

JEAN.

Es-tu folle? Si je m'en vais c'est pour quinze jours.

MARTHE.

Oh! Je vais me trouver si seule dès que tu ne seras plus là.

JEAN.

Seule! Ingrate! Et notre mère? Et ton parrain? Et... lui? Car tu vois, j'y arrive bien vite! Nous allons parler de lui... Eh quoi! Tu te détournes?... Est-ce que tu rougis déjà? Eh bien, rougis donc pour quelque chose, alors. Il t'aime. Il l'a dit à notre mère, à ton parrain...

MARTHE, à part.

Hélas!

JEAN.

Et tu veux que je te plaigne! Et tu affectes de me regretter? Mais c'est-à-dire qu'avec toutes les compensations qui t'attendent, je n'aurai pas plus tôt tourné les talons que tu ne penseras plus à moi.

MARTHE.

Tu te trompes, Jean; tu m'es plus que jamais nécessaire. J'ai beaucoup réfléchi depuis hier, et je ne suis plus aussi sûre de trouver, dans cette union dont nous avons parlé, toutes les chances de bonheur que je croyais y voir.

JEAN.

Qu'est-ce que tu me dis là?...

MARTHE.

Ce que je pense, je t'assure.

JEAN.

Par exemple.

MARTHE.

Je ne suis pas encore décidée. Il faut attendre et ne rien arrêter.

JEAN.

Sérieusement?

MARTHE.

Sérieusement.

JEAN.

Oh! Il y a quelque chose là-dessous! Conte-moi tes griefs?... Une brouille d'amoureux?... La belle affaire! On a

le cœur gros pendant une heure, puis on se revoit, on se sourit, et c'est fini.

MARTHE, étouffant un sanglot.

Oh! non...

JEAN.

Comment! Des larmes!... Voyons, Marthe, ma chérie, qu'y a-t-il?...

MARTHE.

Rien! rien!

JEAN.

Ah ça! Tu m'inquiètes! Si tu ne veux pas parler, je vais aller demander des explications à Brivade. Il me les donnera, lui!

MARTHE, vivement.

Non, c'est inutile!... Tiens! c'est fini! Il y a eu, comme tu le disais tout à l'heure, un malentendu, un rien, entre M. de Brivade et moi... Pars sans inquiétudes, mon Jean... Et promets-moi d'être bon et indulgent à ton retour, quoi qu'il arrive. Ceux qu'on aime font quelquefois souffrir. Il ne faut jamais se venger d'eux, n'est-ce pas? Ce serait se frapper soi-même!

JEAN, l'embrassant.

Ah ça! mais c'est tout à fait du chagrin. Je te donne cinq minutes pour n'être plus triste. Je t'amène Brivade, vous vous serrez la main, et vous voilà les meilleurs amis du monde! Est-ce dit?

MARTHE.

Non! Laisse-moi... Je suis un peu nerveuse... un peu fatiguée...

Entre Coindet.

SCÈNE IX

JEAN, MARTHE, COINDET, GASPARD, PETITOT,
puis PELLOQUET.

COINDET, à Gaspard, au fond à gauche *.

Ah! la voici, cette chère enfant... Gaspard te cherche partout pour t'inviter. (A Gaspard.) Va donc!

* Gaspard, Coindet, Jean, Marthe.

JEAN, bas à Marthe.

Accepte, va; avec ta petite mine boudeuse, tu as juste la tenue qu'il faut pour cette corvée de famille.

Gaspard offre le bras à Marthe et remonte suivi par Coindet qui les regarde s'éloigner et sort en observant Jean.

PETITOT, entrant vivement par la droite au fond, à Jean *.

Ah! te voilà! Eh bien, t'amuses-tu?

JEAN.

Oui, et toi?

PETITOT.

Moi, je viens de danser avec Stéphanie. Je suis transporté, ébloui, enivré! (Changeant brusquement de ton.) Dis donc, l'as-tu regardée, Stéphanie?

JEAN.

Oui! Eh bien?

PETITOT.

Tu ne la trouves pas étonnante?

JEAN.

Elle l'est toujours.

PETITOT.

Oui, mais ce soir! Est-elle assez adorable! Tiens, à force de fascination elle me rendra stupide.

JEAN.

Pourquoi ce futur?

PETITOT, stupéfait.

Oh! tu es injuste!... Autrefois, ma vie était sans but... me l'as-tu assez reproché?... Maintenant, il n'y a pas un homme plus occupé que moi : j'aime Stéphanie!... Songe donc, c'est grandiose, une lutte avec l'univers!... Des rivaux dans les cinq parties du monde! Mais je triompherai!... Je la veux pour femme. Il me la faut.

JEAN.

Ah ça! Tu n'es pas fou, tu es enragé. Tiens! Voici justement son père, redemande-la lui en mariage.

Pelloquet entre par la droite premier plan.

* Coindet, Petitot, Jean.

PETITOT.

Tu as raison. Je vais profiter de ce que j'ai des gants blancs*.

Il s'approche. Pelloquet le voit effaré, il se détourne.

JEAN.

Monsieur Pelloquet... Petitot a quelque chose à vous dire.

PELLOQUET, voulant gagner la porte du fond.

Je sais ce que c'est... je m'en vais...

JEAN.

Pourquoi?

PELLOQUET, se faisant de Jean un rempart contre Petitot **.

Il va me demander la main de ma fille.

PETITOT.

Oui, monsieur Pelloquet, toujours!

PELLOQUET.

C'est que ça devient un tic. C'est la douzième fois depuis trois ans.

JEAN.

Tous les trimestres, comme le terme.

PETITOT.

Je ne me décourage pas, j'irai, s'il le faut, jusqu'à cent, jusqu'à mille. Je vous demanderai la main de votre fille dans toutes les circonstances solennelles de votre vie. Pour votre fête, pour votre naissance, au jour de l'an, à Pâques...

JEAN ***.

Et à la Trinité.

PETITOT.

Rien ne me découragera. Cela durera dix ans, vingt ans, toute la vie. Votre fille aura des cheveux gris, moi des cheveux blancs, vous plus du tout, mes sentiments resteront les mêmes. Oui, les mêmes dans ce monde et dans l'autre! Car si nous allons rejoindre nos aïeux avant que ma proposition ne soit accueillie, je vous redemanderai la main de votre fille dans la vallée de Josaphat, monsieur Pelloquet, et je l'épouserai enfin au son des fanfares qui annonceront le jugement dernier!

* Petitot, Pelloquet, Jean.

** Petitot, Jean, Pelloquet.

*** Jean, Petitot, Pelloquet.

PELLOQUET, lui frappant sur le front avec son doigt.

Il paraît que j'ai de bon champagne... Je vous assure que si cela dépendait de moi, je vous la donnerais tout de suite.

PETITOT, voulant lui sauter au cou.

Que de reconnaissance!

PELLOQUET.

Il n'y a pas de quoi!

PETITOT.

En attendant, je vais, sur cette bonne parole, valser encore avec elle pour entretenir mon délire... Oh! je l'épouserai!

PELLOQUET, au désespoir.

Oui!

Il se sauve par la droite au fond.

PETITOT.

Merci! Je vais valser!

Il sort en courant par le fond à gauche.

SCÈNE X

JEAN, COINDET.

JEAN.

Eh bien! s'il épouse Stéphanie, on pourra mettre deux camisoles de force dans la corbeille.

Il rit.

COINDET, il entre par le premier à droite*.

Comme tu es gai, Jean! Tu n'as pas l'air de regretter la vie militaire?

JEAN.

Il est vrai! Je préfère la maison à la caserne et la famille au régiment.

COINDET.

Sans doute! Je vois surtout avec plaisir que les changements que tu as trouvés ici sont de ton goût.

* Jean, Coindet.

JEAN.

Quels changements?

COINDET.

Va! Je suis du complot.

JEAN.

Alors, ce mariage est donc le secret de Polichinelle?

Coindet fait un haut le corps et regarde Jean avec mécontentement.

COINDET.

Hum!... C'était, vois-tu, trop facile à deviner. M. de Brivade ne quittait plus la maison. On avait beau dire : Il est l'associé... Son attitude était tout à fait significative... trop même!.. De sorte que quand ma femme m'en a parlé...

JEAN.

Ah! la cousine Coindet se préoccupait de cela...

COINDET.

Certes... Tu sais combien elle vous aime ! La famille pour elle, c'est un culte. Ta sœur surtout!... Oh! ta sœur qui ressemble tant à .. Tiens! ne parlons pas de cela... Eh bien! lorsqu'on a commencé à jaser...

JEAN.

A jaser?

COINDET.

Ma foi, puisque le mariage est résolu, on peut tout dire, n'est-ce pas? Eh bien, cette situation devenait compromettante au possible, et je t'assure que moi, à la fin, pour l'honneur de la famille...

JEAN.

Ah! mais! que s'est-il donc passé?...

COINDET.

Oh! des riens, des imprudences, mais qui avaient une apparence répréhensible... Et l'apparence, en matière de morale, c'est tout, n'est-ce pas?...Ainsi, tiens, des enfantillages comme celui d'hier soir...

JEAN, à part.

Que veut-il dire?

COINDET.

Il n'y a pas de quoi fouetter un chat, je le sais bien! Nous

sommes tous sûrs qu'elle est une honnête femme, nous ! Mais les malveillants, les indifférents, que sais-je !... Les domestiques, si tu veux. Car si M. de Brivade avait été surpris par d'autres que par nous, hier soir, caché dans la chambre de ta belle-mère...

JEAN, avec stupeur.

Hier soir, chez ma mère !... C'était lui, lui, tu en es sûr ?

COINDET, riant.

Parbleu ! Je l'ai vu comme je te vois. Nous étions avec Gaspard dans le jardin... Il est entré par la serre...

JEAN.

Alors quand nous avons visité la maison, M. de Brivade était chez ma mère ?

COINDET.

Mais oui, et probablement dans quelque armoire... Tu conçois que les choses étant venues à ce point, il faut hâter la solution...

JEAN, très-troublé.

En effet !..

COINDET.

Je suis vraiment bien content que tu prennes les choses comme ça... Tu es un garçon raisonnable... En somme, M. de Brivade est ton ami..

JEAN, avec amertume.

Oui ! Mon ami.

COINDET.

Je vais annoncer cet heureux dénouement à ma femme... Elle sera bien contente. Et Gaspard !... Il ne reste plus que ta sœur maintenant... (En s'éloignant.) Mais nous lui trouverons un bon petit mari... bien gentil... Ah ! comme ma femme va être contente. (A part.) On dirait que le coup a porté.

Il sort par le premier plan à droite.

SCÈNE XI

JEAN; il reste un instant immobile et muet.

Voyons!... Je rêve! C'est de ma mère qu'il vient de parler ainsi... Ma mère, ma mère a un amant! Et elle veut lui donner ma sœur! (Avec force.) Ah! c'est impossible! Ce Coin-det, cet être envieux et bas doit supposer partout l'infamie! (Il s'arrête avec angoisse.) Grand Dieu!... Mais Marthe tout à l'heure... ce chagrin, ces pleurs inexplicables. (Avec colère.) Oh! s'ils ont essayé de tromper cette enfant, malheur à eux! Mais à qui demander la vérité? (Voyant entrer sa sœur.) Marthe! Elle la sait, elle me la dira.

Il compose son visage avec effort.

SCÈNE XII

JEAN, MARTHE; elle entre par le fond à gauche *.

MARTHE.

Tu m'as attendue?

JEAN.

Oui. Je suis un peu préoccupé de ce que tu m'as dit.

MARTHE.

N'y pense plus, va... Ce sont des enfantillages...

JEAN.

C'est que justement tu n'es plus une enfant, et je ne te crois pas fille à te désoler pour rien.

MARTHE.

Je ne me désolais pas.

JEAN, l'observant.

Tu me parlais de ne plus épouser M. de Brivade.

MARTHE, le regardant avec inquiétude.

Oui, mais j'en aurais été bien fâchée, va!...

* Marthe, Jean.

MARTHE

JEAN.

Tu es bien subitement devenue capricieuse !

MARTHE.

Le caprice est passé. Parlons d'autre chose, veux-tu ?

JEAN.

Non ! Je voudrais savoir avant ce qui a pu motiver ce caprice.

MARTHE, inquiète.

Mais, Jean...

JEAN, s'animant.

Puisque c'est un enfantillage, il n'y a pas d'inconvénient à en avouer le motif.

MARTHE, avec une feinte indifférence.

C'est à peine si je m'en souviens.

JEAN, violemment.

Ah ! rappelle tes souvenirs, il le faut !

MARTHE.

Jean, comme tu me parles durement !

JEAN, très-ému, la prenant dans ses bras.

Marthe, mon enfant, pardonne-moi si je te fais de la peine... Ah ! je souffre bien aussi, va, et j'ai besoin de tout mon courage !

MARTHE.

Jean ! (A part.) Mon Dieu ! Il m'épouvante !

JEAN.

Réponds-moi.

MARTHE, avec embarras.

Eh bien, puisque tu tiens à le savoir, j'étais inquiète et troublée parce qu'il m'a semblé que M. de Brivade me traitait plutôt comme une grande enfant que comme une jeune fille.

JEAN.

A quoi as-tu vu cela ? Est-ce qu'après avoir dit qu'il t'aimait, il se montre indifférent ? Est-ce qu'il te néglige ?

MARTHE.

A quoi vas-tu penser ?

JEAN.

Est-ce que devant toi il s'est occupé d'une autre femme ?

MARTHE, avec terreur.

Non ! non !

JEAN.

Pourquoi pâlis-tu ?

MARTHE.

Jean !

JEAN.

Pourquoi es-tu toute tremblante ? Tu te tais ? Ah ! je comprends ton silence ! Regarde-moi, que je lise bien jusqu'au fond de ton cœur... Tu es jalouse ! je le sais ! Et cette rivale que tu n'oses pas nommer, je la connais ! (Baissant la voix.) C'est notre mère !

Ils se regardent un instant silencieusement et pleins de stupeur.

MARTHE.

Ah ! Jean, pardonne-lui. Elle ne savait pas que je l'aimais.

Elle tombe dans les bras de Jean en sanglotant.

JEAN.

Et tu pries pour elle ! Chère enfant ! Pleure, ma sœur, pleurons tous deux. Passé ! bonheur ! saintes croyances ! il me semble que tout s'écroule autour de moi !

MARTHE.

Oh ! comme les larmes soulagent... Les miennes m'étouffaient depuis hier... il me semble que je suis moins malheureuse, maintenant que je puis te confier ma peine et que je t'ai pour me consoler...

JEAN, essuyant brusquement ses larmes.

Et aussi pour te venger.

MARTHE.

Que dis-tu là ?

JEAN.

Crois-tu que je vais les laisser impunis, lui et elle ?...

MARTHE

MARTHE.

Jean! C'est notre mère.

JEAN.

Non! Grâce à Dieu, ce n'est qu'une étrangère!

MARTHE.

Elle porte notre nom!

JEAN.

Je vais le lui rappeler.

MARTHE.

Souviens-toi du passé.

JEAN.

Songe à notre avenir.

MARTHE.

Quant à lui, il est innocent*.

JEAN.

Il est complice! C'est un misérable et un lâche! Je le tuerai!

MARTHE.

Jean! Par pitié, pas d'éclat! pas de scandale!

JEAN.

Laisse-moi!

MARTHE, s'accrochant à lui.

Oh! Jean! Du sang et à cause de moi! Ah! Dieu! est-ce que tout cela en vaut la peine! Non, qu'il parte... tout ce qu'il faut c'est que je ne le revoie plus.

JEAN, tâchant de reprendre son calme.

Tu as raison.

MARTHE.

Où vas-tu?

JEAN.

Lui parler.

MARTHE.

Pas maintenant.

* Jean, Marthe.

JEAN.

C'est vrai ; quand je serai calme. Va et ne crains rien, mon enfant.

MARTHE.

Tu veux que je te laisse seul ?

JEAN, tombant assis près de la table, accablé.

Oui ! Je veux essayer de rassembler mes idées... Il me semble que ma tête va éclater...

Brivade parait au fond à droite.

MARTHE, avec terreur.

Lui !

JEAN, se levant vivement.

Va, Marthe, va...

MARTHE, s'attachant à lui.

Oh ! non, je ne te quitte pas.

JEAN*.

Soit !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, BRIVADE.

Brivade entre et vient vers eux.

JEAN, d'une voix sourde.

Que venez-vous faire ici ?

BRIVADE.

Mais...

JEAN.

Vous vous trompez de chemin, monsieur, retournez auprès de madame Aubertin.

BRIVADE, avec hauteur.

Que prétendez-vous dire ?

JEAN, avec force.

Rien que vous n'avez déjà compris !

* Marthe, Jean, Brivade.

Cependant...

JEAN, avec colère.

Oh ! profitez de ma patience et partez !... Qu'on n'entende plus parler de vous, qu'on oublie jusqu'à votre nom ! Partez ! partez vite ! Et félicitez-vous que la crainte d'un scandale et le respect de cette innocence m'empêchent...

BRIVADE.

Jean, mon ami.

JEAN.

Je vous défends de m'appeler votre ami.

BRIVADE, très-calme.

Vous oubliez à qui vous parlez.

JEAN.

Non ! Je viens de l'apprendre ! Et de la bouche de cette enfant, que vous outragez par votre présence.

BRIVADE.

Ah ! mademoiselle !... Et vous, Jean, ne consommez pas une erreur et une folie irréparables !

MARTHE.

Jean ! de grâce !

Jean la repousse.

JEAN, hors de lui.

Laisse-moi ! Sortirez-vous ?

BRIVADE, avec fermeté.

Non ! Car je ne suis plus seul en cause. Je n'ai pas à partir et vous avez à m'écouter !

JEAN.

Prenez garde !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MADAME AUBERTIN, puis LE BARON,
STÉPHANIE, PETITOT, PELLOQUET, INVITÉS.

Madame Aubertin paraît au fond à droite. Marthe fait un geste vers elle.

MARTHE.

Ah !

MADAME AUBERTIN, se jetant entre Jean et Brivade *.

Tu menaces M. de Brivade, Jean ?

JEAN.

Et vous venez le défendre ?

MADAME AUBERTIN.

Qu'as-tu fait de ta raison ?

JEAN, la saisissant par un poignet et l'amenant en scène avec violence.

Qu'avez-vous fait de notre honneur ?

DE BRIVADE, menaçant.

Jean !

MADAME AUBERTIN, se jetant au-devant de lui.

Monsieur de Brivade, par pitié !

BRIVADE, se dominant avec peine.

Où, mais qu'il se taise ! Voilà trop longtemps qu'il m'insulte et je finirais par perdre patience. Qu'il s'éloigne, je n'aurai rien entendu... Après tout c'est un enfant.

JEAN, fou de colère, écartant sa sœur et madame Aubertin **.

Ah ! c'est ainsi ! — Monsieur de Brivade, vous êtes un misérable et je vous chasse d'ici !

Il le frappe de ses gants au visage.

BRIVADE ***.

Malheureux !

TOUS.

Ah !

* Marthe, Jean, madame Aubertin, Brivade.

** Marthe, madame Aubertin, Jean, Brivade.

*** Stéphanie, Marthe, madame Aubertin, Jean, le baron, Brivade, Petitot, Pelloquet.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, écrivant à la table, COINDET, sur le canapé,
JEAN, PETITOT.

JEAN, venant à la table *.

Est-ce que tout est réglé ?

LE BARON.

A peu près. Il faut nous presser de terminer les pourparlers. Ta mère et Marthe sachant que nous sommes ici vont certainement arriver d'un instant à l'autre.

JEAN.

Hâtons-nous ! C'est tout ce que je demande.

COINDET.

Comme tu es pâle, Jean.

JEAN, s'asseyant près de lui.

Ne crains rien, ce n'est pas de peur.

LE BARON, se levant et venant à lui.

Je voudrais te voir plus de sang-froid.

JEAN.

Je suis absolument calme.

* Le baron, Petitot, Jean, Coindet.

LE BARON, il s'assied près de Jean sur une chaise.

Nous allons te mettre à l'épreuve. M. de Brivade, avant de se rencontrer avec toi sur le terrain, désire te parler.

JEAN.

Quelle utilité aurait cette entrevue ?

LE BARON.

Quand elle ne servirait qu'à dégager la responsabilité de ceux qui t'assistent. Tu sais bien que je considère cette affaire comme le plus déplorable des malentendus.

JEAN.

Vous en parlez à votre aise. On voit bien que vous n'avez ni mère, ni sœur.

COINDET.

Ni femme !

LE BARON, il se lève.

J'aurais, en tout cas, envers elles, moins de défiance et plus de respect.

JEAN, se levant et allant à lui *.

Rendez-moi le respect, dissipez mes doutes, vous ferez de moi le plus heureux des hommes. Je vous demande seulement une preuve morale.

LE BARON.

Jean, ta belle-mère est innocente. Je le sens, j'en suis sûr, je te l'affirme.

PETITOT.

Brivade veut le jurer devant toi sur l'honneur.

JEAN.

L'honneur même oblige à mentir en pareil cas.

Coindet se lève en hochant la tête, comme pour approuver Jean.

LE BARON.

Voyons, tu sais que je t'aime et que je ne te donnerais pas un mauvais conseil. Eh bien ! je t'en prie, tends la main à Brivade.

PETITOT.

Devant nous seuls. Il se contentera de cette réparation.

* Le baron, Jean, Petitot, Coindet.

JEAN, froidement.

Je refuse. La seule réparation que M. de Brivade puisse attendre de moi, le combat la lui donnera.

LE BARON.

Jean !

JEAN.

N'insistez pas, baron. Et pressez les derniers arrangements.

LE BARON.

Jean, songe au scandale, au mal que tu vas faire !

JEAN, sortant par le fond à gauche.

J'en accepte la responsabilité !

Coindet et Petitot le suivent.

SCÈNE II

LE BARON, puis BRIVADE, entrant par le fond à gauche.

LE BARON.

Ah ! malheureux enfant ! Brivade ne pouvait cependant pas demander moins !

BRIVADE, entrant *.

Eh bien ?

LE BARON.

Tout a été inutile, il est sourd à toute raison.

BRIVADE.

Merci, cher baron, de ce que vous faites pour moi. Pourriez-vous demander qu'on aille me chercher Mohl ? J'ai besoin de lui.

LE BARON.

Très-volontiers...

Il sort par le fond à gauche. — Brivade s'assied à la table.

* Brivade, le baron.

SCÈNE III

BRIVADE, STÉPHANIE, puis MARTHE.

STÉPHANIE, passant la tête par l'entrebâillement de la porte à gauche
premier plan.

Enfin ! Ils sont sortis. Vous êtes seul pour quelques instants ?

Oui. BRIVADE*.

STÉPHANIE.

Bien. Viens, Marthe ; tu peux entrer.

BRIVADE, très-pâle, se levant.

Marthe !

STÉPHANIE.

Oui, vous voyez, je fais la duègne. (A Brivade.) Je vous en prie, soyez bon. Ces deux femmes sont à moitié mortes. Moi, je retourne auprès de madame Aubertin.

SCÈNE IV

BRIVADE, MARTHE.

MARTHE, après un silence**.

Que faut-il que je fasse pour que vous ne vous battiez pas avec mon frère ?

BRIVADE.

Hélas ! Personne que lui ne peut empêcher maintenant cette rencontre.

MARTHE.

Et cependant, il ne faut pas qu'elle ait lieu.

BRIVADE.

Il n'y a qu'un moyen : c'est que je refuse le combat.

* Stéphanie, Brivade.

** Marthe, Brivade.

Après un public et sanglant outrage, c'est me déshonorer. Est-ce donc ce que vous venez me demander ?

MARTHE.

Oh ! mon Dieu ? Est-ce que j'ai pensé à tout cela ? Dans mon désespoir, la première idée qui m'est venue a été de me jeter entre vous et mon frère, puisque c'est à cause de moi que cet horrible combat doit avoir lieu. Voulez-vous que je fasse appeler Jean, que je lui dise que je me suis trompée, que je vous crois, que j'ai été folle ? Je suis décidée à tout ! Parlez !... Est-ce que cela est possible que vous vous battiez l'un contre l'autre, et qu'il faille que l'un de vous ne revienne pas ?

BRIVADE.

Ne pleurez plus, mademoiselle. Si c'est la vie de votre frère que vous venez me demander, je vous engage ma parole que vous le reverrez ce soir sain et sauf.

MARTHE.

Oh ! merci ! Mais comment cela ?

BRIVADE.

N'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'il fallait que l'un de nous ne revint pas?... Soyez tranquille, mademoiselle, ce sera lui qui reviendra.

MARTHE.

Mais vous ?

BRIVADE.

Que vous importe ! Je n'existe pas pour vous.

MARTHE.

De quel droit voulez-vous mourir pour moi ?

BRIVADE.

Et vous, de quel droit me demandez-vous de vivre ? Je suis désespéré en voyant quel mal involontaire je vous ai fait ! Et vous m'offrez un moyen de m'acquitter en vous laissant votre frère ! Ah ! je l'accepte avec joie !... Prêt à mourir, si à ce prix je puis obtenir que vous me pardonniez !

MARTHE.

Vous me parlez de votre mort !... Aveugle et cruel que vous êtes ! Est-ce que vous ne voyez pas que la force me

manque pour supporter toutes ces épreuves? Je souffre tant! Voilà deux jours que je m'efforce de vous haïr. Et je ne le puis pas!... Malgré moi, je vous crois bon; malgré moi, j'ai confiance; malgré moi, j'espère... Et lorsque, affolée de terreur, je songe que vous devez vous battre avec mon frère, eh bien! je ne sais comment cela se fait, et j'ai honte que cela puisse être, mais entre lui et vous, je ne sais pour qui je tremble le plus!

BRIVADE.

Marthe! (*Mouvement de Marthe.*) Ne craignez rien. La vie de votre frère ne court aucun danger puisqu'elle est en mes mains. La mienne reste aux mains de Dieu. Priez-le pour moi, Marthe, et remettons-nous en à sa bonté et à sa justice.

MARTHE.

Jurez-moi que vous ferez tout pour sauvegarder votre vie?

BRIVADE.

Tout ce qu'il faudra pour ne pas menacer celle de Jean.

MARTHE.

Soyez béni!

BRIVADE.

Adieu! Soyez heureuse.

Marthe, se soutenant à peine, sort par le premier plan à gauche.

SCÈNE V

BRIVADE.

Allons! Le mieux est décidément de bien mourir, puisqu'il est si difficile de bien vivre. Évidemment, il n'y a qu'une issue... Un peu sombre, il est vrai... Enfin! j'ai été jusqu'au seuil plus d'une fois. Un pas de plus, et ce sera fini. Mettons-nous en règle.

Il s'assied à la table et écrit.

SCÈNE VI

BRIVADE, MOHL.

MOHL, entrant par le fond à gauche.

Comme il est absorbé! Il ne m'a pas entendu entrer.
Hum!

BRIVADE, se retournant.

Ah! te voilà, Mohl, je suis à toi, mon brave.

Il ferme sa lettre.

MOHL *.

Ne vous pressez pas, mon lieutenant, j'ai le temps.

BRIVADE.

Tu es bien heureux, toi! Moi, je ne l'ai pas... Avance ici.
Sais-tu ce qui se passe?

MOHL.

Dame! mon lieutenant, j'en ai entendu parler. Je n'aime pas les potins d'antichambre... cependant, j'ai écouté parce qu'il s'agissait de vous.

BRIVADE.

Je me bats tout à l'heure.

MOHL, tranquillement.

Avec M. Jean... Bah! il n'y a rien pour consolider l'amitié comme un bon petit coup de torchon.

BRIVADE, se levant.

Non! La chose est grave...

MOHL.

* Grave!... Diable! diable! Mon lieutenant, surveillez-vous alors; c'est que vous avez la main mauvaise! Pauvre M. Jean! Ça me ferait de la peine, s'il lui arrivait du mal!

BRIVADE.

Tranquillise-toi; il n'est pas en danger.

* Brivade, Mohl.

MOHL.

Vous le ménagerez, mon lieutenant? Oh! c'est bien, ça, et je vous reconnais là!

BRIVADE.

Écoute-moi. Voici une lettre pour madame Aubertin. Si, ce soir, je ne suis pas de retour, tu la lui remettras à elle-même... Tu m'as compris?

MOHL, très-ému.

Mon lieutenant, ce n'est pas la première fois que je vous vois partir pour vous battre et jamais...

BRIVADE.

C'est que jamais je n'ai eu autant de chance de ne pas revenir.

MOHL.

Mais, sacrebleu! mon lieutenant, adroit comme vous l'êtes, si vous ne revenez pas, c'est que vous n'aurez pas voulu.

BRIVADE.

Vois-tu, pour laver l'outrage que j'ai subi, il faut du sang. Celui de Jean m'est sacré, le mien doit donc couler pour mon honneur, et il coulera!

MOHL, avec désespoir.

Ah! Nom de nom!

BRIVADE.

Tu dois comprendre cela, toi, qui es un vieux soldat.

MOHL, avec émotion.

Vous aussi, vous êtes un soldat, et un fameux encore! Et ce n'est pas comme ça que vous devez mourir! Vous rappelez-vous, mon lieutenant, cette belle charge où nous nous sommes trouvés ensemble au plus épais des ennemis?... C'est là que nous avons gagné, vous, votre croix, moi, ma médaille, et tous les deux un fameux coup de sabre. Eh bien, mon lieutenant, est-ce que vous croyez qu'il n'aurait pas mieux valu rester tous les deux sur le champ de bataille que d'en revenir pour risquer, vous, d'être sabré, par un blanc-bec, sacrebleu! et moi pour avoir le chagrin de le voir?

BRIVADE.

Allons, tout n'est pas perdu, mon brave, je puis m'en tirer.

MOHL.

Oh! tâchez, mon lieutenant, tâchez!

BRIVADE.

En tous cas, pas un mot à qui que ce soit... Et ma lettre à madame Aubertin, ce soir.

MOHL.

Soyez tranquille, mon lieutenant, c'est une consigne.

BRIVADE.

Maintenant, mon vieux camarade, donne-moi la main et adieu!

MOHL.

Non! Au revoir, mon lieutenant! (Il remonte.) Ah! nom de nom! C'est moi qui voudrais pouvoir taper sur quelqu'un.

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE VII

BRIVADE, LE BARON, PETITOT, entrant par le fond à gauche.

LE BARON*.

Nous partons dans un instant.

BRIVADE.

Je suis à vous.

LE BARON.

Eh bien! précédez-nous de quelques minutes. Ces dames sont ici; elles doivent être aux aguets, et si elles nous voyaient sortir ensemble...

BRIVADE.

Vous avez raison.

* Brivade, le baron, Petitot

LE BARON.

Partez vite... voici justement que l'on vient.

Brivade sort par le fond à droite.

SCÈNE VIII

LE BARON, PETITOT, MARTHE,
STÉPHANIE.

MARTHE, entrant par la gauche, premier plan, avec Stéphanie *.

Mon parrain, que se passe-t-il?

LE BARON.

Rien n'est encore décidé, mais compte sur moi, ma fille.
Je te ramènerai ton frère.

MARTHE.

Vous ne me trompez pas au moins?

LE BARON.

Mais non, mais non. Tu vois, Petitot, un des témoins, reste
ici. Moi, je vais négocier. (Bas à Petitot.) Tâchez de vous es-
quiver dans un instant.

SCÈNE IX

PETITOT, STÉPHANIE, MARTHE.

Marthe au fond suit le baron des yeux **.

STÉPHANIE.

Monsieur Petitot, pour la première fois, je vais abuser de
mon empire sur vous.

PETITOT.

Si cela vous est égal, mademoiselle, pour quelques instants
nous ferons trêve à nos escarmouches.

* Stéphanie, Marthe, le baron, Petitot.

** Stéphanie, Petitot.

STÉPHANIE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

PETITOT, très-ému.

Cela veut dire que j'ai du chagrin. Penser que dans un instant Brivade et Jean, deux amis... Voyez-vous, ça me serre la gorge, ça m'étouffe... Je donnerais n'importe quoi pour pleurer un peu... (Il essaye de sourire et ne peut pas.) Pardonnez-moi, c'est assez ridicule ce que je vous dis là...

STÉPHANIE, affectueusement.

Ah ça ! Mais vous avez un excellent cœur, vous.

PETITOT.

Ça m'avance bien !

Il remonte.

MARTHE, inquiète*.

Monsieur Petitot, vous ne nous quittez pas?

STÉPHANIE.

Non ! non ! Et pour en être plus sûres, si nous l'enfermions. On ne se battra pas sans lui.

MARTHE, préoccupée.

C'est vrai.

STÉPHANIE**.

Quel cachot lui choisirons-nous ? La bibliothèque ! Il y dormira.

PETITOT, bas.

Mais on m'attend.

STÉPHANIE, de même.

Il y a une sortie, personne ne vous verra, allez.

Petitot sort par le premier plan à droite.

SCÈNE X

STÉPHANIE, MARTHE.

MARTHE, assise à la table.

Qui sait si le baron va pouvoir calmer Jean.

STÉPHANIE***.

Tu sais qu'il réussit tout ce qu'il entreprend.

* Stéphanie, Marthe, Petitot.

** Marthe, Stéphanie, Petitot.

*** Marthe, Stéphanie.

MARTHE.

J'aurais dû l'accompagner.

STÉPHANIE.

Toi !

MARTHE.

Mais oui, et voir Jean. C'est ce que je ferai, du reste, si le baron ne réussit pas... Mais, au fait, où le trouverai-je, Jean ? Dieu ! Si l'on nous avait trompées !... Je veux savoir où il est... M. Petitot, nous le dira... (Elle va à la bibliothèque et ouvre la porte) Monsieur Petitot !... Monsieur Petitot ! (Elle rentre)*. Personne !... Ah ! Jean, mon Dieu ! Si j'allais ne plus le revoir !

SCÈNE XI

STÉPHANIE, MARTHE, MADAME AUBERTIN.

MADAME AUBERTIN, entrant par le premier plan à droite.

Pourquoi appelles-tu ?... Qu'y a-t-il ** ?

MARTHE, tremblante.

Rien !

MADAME AUBERTIN.

Tu me caches quelque chose !.. Pourquoi cette maison est-elle silencieuse et déserte ?.. On m'a donc trompée !.. J'arrive donc trop tard ?.. Où est le baron ? Où est ton frère ? Tu ne me réponds pas ? Ah ! ils sont partis.

Elle tombe accablée.

STÉPHANIE.

Va, reste près d'elle. J'ai vu Mohl, je vais te l'envoyer.

Elle sort par le fond à droite.

SCÈNE XII

MADAME AUBERTIN, MARTHE.

MARTHE ***.

Mon Dieu ! mon Dieu !

* Stéphanie, Marthe.

** Madame Aubertin, Stéphanie, Marthe.

*** Madame Aubertin, Marthe.

MADAME AUBERTIN, se relève à ce cri. Les deux femmes se regardent de loin et longtemps sans mot dire. Madame Aubertin tend les bras à Marthe d'un air suppliant.

Marthe!

Les deux femmes tombent dans les bras l'une de l'autre en éclatant en sanglots.

MARTHE.

Ma mère!...

MADAME AUBERTIN.

Chère enfant! Va, mêlons nos larmes et nos prières, cela nous portera peut-être bonheur.

MARTHE.

Quel silence autour de nous! Comme tout est morne! Ah! mère, je me meurs ici! Le malheur est partout dans l'air.

MADAME AUBERTIN.

Prions, Marthe, prions.

MARTHE.

J'ai peur!... Tu entends... on vient... c'est fini!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MOHL, embarrassé.

MARTHE.

Ah! Mohl!... Vous devez être renseigné, vous?

MOHL, résistant *.

Mais, mademoiselle.

MADAME AUBERTIN.

Oh! N'essayez pas de nous tromper! Vous voyez bien que nous savons tout!

MOHL, se grattant la tête avec rage.

Mais, c'est que moi, en réalité, je ne sais rien.

MADAME AUBERTIN.

Vous avez vu M. de Brivade, avant son départ.

* Madame Aubertin, Mohl, Marthe.

MOHL, à part.

Diable! diable! Et la consigne.

MARTHE.

Parlez!

MADAME AUBERTIN.

Que vous a-t-il dit?

MOHL.

Presque rien!

MADAME AUBERTIN.

Vous n'avez rien à dire... vraiment, parole de soldat?

MOHL, à part.

Allons! Ma parole!.. Ma consigne!.. Entre les deux, je suis pincé!

MADAME AUBERTIN.

De grâce!

MOHL, à part.

Ma foi tant pis! En avant, la vérité!.. Mon Dieu, j'ai bien quelque chose pour madame.

Il sort lentement sa lettre.

MARTHE, la lui prenant.

Une lettre! Donnez*.

MOHL.

Nom de nom! Mais je manque à ma consigne moi!.. Ma foi, tant pis! Je n'y tenais plus, j'aurais fini par la donner.

MARTHE, avec un éclat sombre, tendant la lettre à madame Aubertin.

Tiens! C'est pour toi!

MOHL.

C'est égal! Si j'étais encore au service, c'est moi qui passerais devant un conseil de guerre.

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE XIV

MADAME AUBERTIN, MARTHE.

MADAME AUBERTIN, qui a vu l'expression de Marthe.

Non, lis...

* Marthe, madame Aubertin, Mohl.

MARTHE, hésitant à lire.

Ma mère!...

MADAME AUBERTIN.

Oh! tu peux lire cette lettre, sois tranquille. Celui qui l'a écrite est un honnête homme.

MARTHE, lisant.

« Marie, je vais mourir pour attester votre innocence.
 » (S'arrêtant.) Mon Dieu! (Lisant.) Vous m'avez ordonné de re-
 » porter sur Marthe l'affection que je vous avais vouée... Je
 » vous ai obéi. Dites à cette enfant que, si vous avez eu
 » mon premier aveu, elle aura, elle, ma dernière pensée. »
 Oh! pardon, ma mère, pardon!

Elle tombe à ses genoux.

MADAME AUBERTIN.

Ainsi, pour te convaincre, il a fallu...

MARTHE.

Oh! mère, quel mal j'ai fait, pitié!

MADAME AUBERTIN.

As-tu eu pitié de moi quand je te suppliais de me croire?
 Pour me justifier, tu n'avais pourtant qu'à te souvenir. Mais
 à moi qui t'ai donné la moitié de ma vie, tu n'as pas voulu
 faire crédit d'une heure! Ingrate, tu m'as laissé soupçonner,
 insulter, et tu le fais mourir!

Elle éclate en sanglots.

MARTHE.

Oh! tu m'accables! Viens, partons! Je ne veux pas qu'il meure!

MADAME AUBERTIN.

Tais-toi! (Elles écoutent anxieusement.) On vient! Qu'allons-nous apprendre?

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE BARON, JEAN, entrant par le fond à droite.

MARTHE **.

Jean!

Elle se jette éperdument dans les bras de son frère.

* Madame Aubertin, Marthe.

** Madame Aubertin, Marthe, Jean, le baron.

LE BARON.

Je t'avais bien dit que je le ramènerais.

MARTHE, elle recule soudain avec effroi.

Et lui!... (Le baron se détourne en silence. Jean fait un pas vers sa sœur, les bras tendus. Elle le repousse du geste avec horreur.) Tu l'as tué!... Ah! j'en mourrai!... Je l'aimais!

Elle tombe dans les bras de madame Aubertin.

LE BARON, allant au fond à droite et faisant entrer Brivade*.

Allons donc!... Venez, Brivade, venez, mon cher... vous avez serré la main de Jean...vous aurez bientôt, j'espère, celle de sa sœur.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BRIVADE, COINET, MADAME COINET, PETITOT, STÉPHANIE, PELLOQUET, GASPARD.

MADAME COINET**.

Ils ne se sont donc pas battus?

PETITOT.

Hélas! Non, chère madame.

LE BARON.

J'ai trouvé un moyen d'empêcher ce duel! J'ai dit à Jean: tu doutes de ta belle-mère et tu me demandes seulement une preuve morale... Eh bien, moi, de l'honneur de qui personne au monde n'a le droit de douter... je l'épouse si elle veut y consentir! Ah! ma chère amie, vous voilà comme Jean, un peu abasourdie, mais après le cri de cette enfant je ne crois pas ce mariage-là bien nécessaire.

JEAN, à madame Aubertin***.

Pardonne-moi, chère mère.

PETITOT, à Pelloquet.

Eh bien, et mon mariage à moi?

* Madame Aubertin, Marthe, Jean, le baron, Brivade.

** Gaspard, madame Coindet, Coindet, madame Aubertin, Marthe, Jean, le baron, Brivade, Petitot, Stéphanie, Pelloquet.

*** Gaspard, madame Coindet, Coindet, madame Aubertin, Jean, Marthe, le baron, Brivade, Petitot, Stéphanie, Pelloquet.

PELLOQUET, lui tendant une dépêche.

Lisez.

PETITOT, lisant.

« De Philadelphie. Succès couronne opérations — couronnez
» flamme. — Accordez main Stéphanie. — Broockley. »
(Parlé.) Vous ne ferez pas ça!

PELLOQUET.

Il a réalisé quinze cent mille dollars.

STÉPHANIE.

Mais alors vous êtes ruiné?

PETITOT, lugubre.

Hélas!... (Gaiement.) Non! Quand j'ai vu que je perdais deux
cent mille francs, je me suis dit : si je me ruine et que ma-
demoiselle Stéphanie me repousse j'aurai perdu à la fois ma
dot et son cœur!... Alors je ne me suis pas obstiné!... J'ai
gardé mon argent!

STÉPHANIE.

Vous avez fait cela, vous?

PETITOT, timide.

Oui.

STÉPHANIE.

Ce n'est pas très...

LE BARON.

Chevaleresque!

STÉPHANIE.

Mais c'est joliment pratique!... Voici ma main.

PETITOT, avec ivresse.

Distancée l'Amérique!



FIN



NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

<p>J. AUTRAN <i>de l'Acad. franç. f. c.</i> OEUVRES COMPLÈTES, tome V. — La Lyre à sept cordes..... 6 »</p> <p>H. DE BALZAC. OEUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE... 7 50</p> <p>COMTE DE PARIS HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE, t. I à IV..... 30 »</p> <p>ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE. 30 »</p> <p>X. DOUDAN MÉLANGES ET LETTRES. 2 volumes.... 15 »</p> <p>VICTOR HUGO LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 2^e série. 2 v. 15</p> <p>J. MICHELET HISTOIRE DU XIX^e SIÈCLE, 3 volumes. 18 »</p>	<p>F. PONSARD. f. c. OEUVRES COMPLÈTES. T. III et dern. 7 50</p> <p>CHARLES DE RÉMUSAT ABÉLARD. 1 volume..... 7 50</p> <p>ERNEST RENAN DIALOGUES PHILOSOPHIQUES. 1 vol. 7 50 LES ÉVANGILES. 1 volume..... 7 50</p> <p>DANIEL STERN MES SOUVENIRS. 1 volume..... 7 50</p> <p>LOUIS ULBACH LE LIVRE D'UNE MÈRE, avec une eau- forte de Héloquin. 1 volume..... 6 »</p> <p>VIEL-CASTEL <i>de l'Acad. franç.</i> HIST. DE LA RESTAURATION, tome XIX. 6 »</p>
---	--

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

<p>ÉMILE AUGIER <i>de l'Acad. franç.</i> vol. THÉÂTRE COMPLET. T. I à IV..... 4</p> <p>BALZAC CORRESPONDANCE..... 2</p> <p>TH. BENTZON LA GRANDE SAULIÈRE..... 1</p> <p>AL. DUMAS FILS <i>de l'Acad. franç.</i> TRÉRÈSE..... 1</p> <p>O. FEUILLET <i>de l'Acad. franç.</i> UN MARIAGE DANS LE MONDE..... 1</p> <p>ERNEST FEYDEAU SOUNA..... 1</p> <p>JUDITH GAUTIER LUCIENNE..... 1</p> <p>GUSTAVE HALLER VERTU..... 1</p> <p>VICTOR HUGO QUATRE-VINGT-TREIZE..... 2</p> <p>ALPHONSE KARR L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR..... 1</p> <p>LAMARTINE NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT..... 1</p> <p>PROSPER MÉRIMÉE LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE..... 1</p> <p>MÉRY LA COMTESSE ADRIENNE..... 1</p> <p>MICHELET L'ÉTUDIANT..... 1</p> <p>CH. MONSELET LES RESSUSCITÉS..... 1</p>	<p>D. NISARD <i>de l'Acad. française</i> vol. RENAISSANCE ET RÉFORME..... 2</p> <p>J. NORIAC LA FALAISE D'HOULGATE..... 1</p> <p>J. OFFENBACH OFFENBACH EN AMÉRIQUE..... 1</p> <p>QUIDA DANS UNE VILLE D'HIVER..... 1</p> <p>LYDIE PASCHKOFF LA PRINCESSE VÉRA GLINSKY..... 1</p> <p>A. DE PONTMARTIN NOUVEAUX SAMEDIS. TOME XIV..... 1</p> <p>HENRY RIVIÈRE EDMÉE..... 1</p> <p>ROBERT HOUDIN MAGIE ET PHYSIQUE AMUSANTE..... 1</p> <p>SACHER MASOCH LES PRUSSIENS D'AUJOURD'HUI..... 2</p> <p>GEORGE SAND LÉGENDES RUSTIQUES..... 1</p> <p>FRANCIQUE SARCEY LE PIANO DE JEANNE..... 1</p> <p>STENDHAL VIE DE NAPOLÉON..... 1</p> <p style="text-align: center;">* * *</p> <p>MARIO UCHARD MON ONCLE BARBASSOU..... 1</p> <p>LOUIS ULBACH MÉMOIRES D'UN ASSASSIN..... 2</p>
--	--

CH. MONSELET

1917